

ET TA SOEUR ?

Texte intégral

A Jean-Jacques, bien sûr, car cette pièce lui appartient maintenant autant qu'à nous.

Bricaire-Lasaygues

acte 1

Décor unique. Un living room cosu. Ameublement moderne. Fenêtres et portes au gré de l'imagination du metteur en scène et du décorateur. Toutefois, impérativement, deux portes, l'une menant vers l'appartement, l'autre vers les chambres d'amis. Porte au fond qui conduit à la galerie de tableaux située au rez-de-chaussée, sous le living. Si l'architecture du plateau et le budget le permettent, peut-être l'amorce d'un escalier en colimaçon.

Au lever du rideau, Eve, une belle créature de vingt cinq printemps, est occupée à examiner et à classer quelques toiles d'une facture résolument abstraite. Sa tenue qui est, elle aussi, à la pointe du progrès et de l'invention vestimentaire, ne parvient pas à amoindrir son charme qui est certain.

Elle va choisir une toile et s'apprête à descendre mais se ravise, revient sur ses pas et semble hésiter devant l'ensemble des tableaux. Elle se décide enfin et c'est avec trois peintures qu'elle s'engage dans l'escalier, mais se heurte à un homme sympathique qui avait pris le chemin inverse.

EVE. Excusez-moi, Monsieur, mais vous seriez très aimable de retourner à la galerie. Je vais d'ailleurs vous y accompagner.

Ils sont tous deux immobilisés sur le pas de la porte.

MAXIME (la cinquantaine allègre). Ne prenez pas cette peine, Mademoiselle, j'ai déjà jeté un coup d'œil.

EVE (insistant). Mais c'est un appartement privé, ici, Monsieur.

MAXIME. Vous ne m'apprenez rien. Je suis Maxime Duforest, le beau-frère de Martin.

EVE. Oh ! Excusez-moi.

UNE VOIX DE FEMME (venant de la galerie). Si on doit passer toute la journée coincés dans ce couloir, je préfère repartir tout de suite à Lyon.

MAXIME. Ma fille Catherine, la nièce de Martin.

EVE (qui s'est effacée pour laisser passer Maxime, puis Catherine). Excusez-moi, Mademoiselle. Je vous en prie, entrez. Je ne pouvais pas deviner.

MAXIME. Ne vous excusez pas, nous aurions dû arriver par l'appartement, mais ma fille voulait visiter la galerie.

EVE. Vous avez très bien fait. Je me présente : Eve Mérine.

Catherine vingt ans, ravissante. Résolument moderne, mais n'ayant pas encore osé les audaces vestimentaires d'Eve. Elle arrive de province.

CATHERINE. C'est vous qui vous occupez de la galerie de mon oncle ?

EVE. Pour le moment, oui. Et ça vous plaît ?

CATHERINE. La galerie ou les tableaux ?

EVE. Les tableaux bien sûr !

MAXIME. Ce sont les toiles d'un seul peintre qui sont exposées ?

EVE. Oui. Et c'est ce soir qu'a lieu le vernissage. Martin... Je veux dire, Monsieur Lamberti a eu le coup de foudre pour ce nouveau talent. Je m'apprêtais d'ailleurs, lorsque vous êtes arrivés, à descendre ces dernières toiles. Celles-ci. (Elle les met bien en évidence.) Qu'en pensez-vous ?

MAXIME (après un temps). C'est spécial. Mais il faut vous dire que je n'y connais rien en peinture.

CATHERINE. Il n'est pas utile de s'y connaître. C'est horrible.

MAXIME. Je te trouve bien sévère.

CATHERINE. Je dis ce que je pense. Toujours. Tu le sais bien, Papa.

MAXIME (à Eve). Privilège de la jeunesse actuelle. Ça lui passera.

CATHERINE. Jamais. Plus d'hypocrisie. L'époque caméléon, c'est fini. Je trouve ces toiles hideuses, je le dis, c'est tout. (A Eve.) D'ailleurs, je pense que vous vous en fichez.

EVE. Vous avez raison, Mademoiselle, je me fous complètement de votre jugement.

MAXIME. Vous ne voulez pas dire... ?

EVE. Mais si, cher Monsieur. Je suis l'auteur de ces horreurs.

MAXIME (à sa fille). Voilà ! C'est malin !

EVE. Je vous en prie. Ça n'a pas d'importance. Votre fille ne pouvait pas savoir.

CATHERINE. Ça ne change rien à mon opinion.

MAXIME. Catherine, je t'en prie, tu frises l'incorrection. (A Eve comme pour s'excuser.) Ma fille fait ses études de psychanalyse.

EVE (à Catherine). Ce qui, bien entendu, vous confère un jugement définitif.

CATHERINE. Non, mais ce qui me permet de déceler des traits pouvant être interprétés comme l'équivalent d'une névrose de caractère. C'est probablement le résultat d'une fixation. A moins que vous ne fassiez un complexe de castration.

EVE. Un complexe de castration ?... Et à quoi voyez-vous ça ?

CATHERINE. Tous ces bébés dans leurs berceaux... c'est très significatif.

EVE. Ce ne sont pas des bébés dans leurs berceaux, Mademoiselle. Ce sont des pommiers en fleurs.

MAXIME. Excusez-la. Il faut toujours que ma fille donne aux choses les plus simples une interprétation dont le sens échappe généralement au profane.

CATHERINE. Papa, ne me dis pas que tu as vu que c'étaient des pommiers en fleurs ?

MAXIME. Je vais peut-être t'étonner, mais je l'ai vu. Je crois même que ce sont des pommiers du Japon.

CATHERINE (*se penchant sur la toile*). Tu as probablement raison. Les bébés ont les yeux bridés.

EVE. C'est là qu'il faut rire sans doute.

CATHERINE. Rire jaune, bien entendu.

MAXIME. Mademoiselle, é trouve pour ma part qu'il se dégage de vos œuvres un charme certain... ce qui n'a rien d'étonnant quand on en connaît l'auteur. Quelque chose me dit que vous avez beaucoup de talent...

EVE. Merci, Monsieur, même si vous ne le pensez pas, c'est très gentil de me le dire.

MAXIME. Mais je le pense très sincèrement et je ne demande qu'à me laisser convertir à la peinture moderne.

CATHERINE. Rassurez-vous, Mademoiselle, ce n'est pas le manque d'imagination qui caractérise Papa. Un mystérieux processus se produit toujours chez lui qui le fait communiquer immédiatement avec une autre personne dès la première rencontre. Cette étrange relation affective qui s'établit naturellement dès le premier contact est caractéristique de son penchant pour les personnes du sexe opposé.

EVE. Pouvez-vous me repasser ça au ralenti ?

CATHERINE. Inutile, vous ne comprendriez pas.

EVE (*à Maxime*). Ce doit être fatigant de vivre avec elle.

MAXIME. Vous n'imaginez pas. Nous ne l'écoutons plus. J'évite même de lui demander le matin si elle a passé une bonne nuit, car je cherche toute la journée ce qu'elle a bien pu vouloir me répondre.

EVE. Je vois. En attendant, je vais aller prévenir votre beau-frère, si vous le permettez.

MAXIME. Je vous en prie. (*Eve est sortie.*) Tu dépases les bornes. Tu as été d'une grossièreté avec cette petite...

CATHERINE. C'est sans doute parce que j'ai senti que tu allais lui faire une super drague.

MAXIME. Comme si c'était mon habitude !

CATHERINE. En tous cas, laisse-moi te dire que tu t'y prends comme un débutant.

MAXIME. Très bien. Tu me donneras des leçons.

CATHERINE. Quand ? Je sens que tu vas déjà prendre des cours du soir de peinture. Mais fais attention, tu risques de créer de la zizanie dans la famille. Quelque chose me dit que ta grande artiste doit être au mieux avec mon tonton.

MAXIME. Je vais finir par croire que la psychanalyse engendre le don de double vue. En tous cas, essaie d'être plus aimable avec ton oncle et ta tante. N'oublie pas qu'il s'agit presque de retrouvailles, que nous ne nous sommes pas vus depuis trois ans.

CATHERINE. Et comme à cette époque j'étais en Angleterre ils ne m'ont pas vue, depuis dix ans. Mon oncle doit se souvenir de moi en barboteuse. Il va avoir une surprise.

MAXIME. Toi aussi. Je te répète que c'est le parfait sosie de ta maman.

CATHERINE. Pour des jumeaux, c'est assez normal.

MAXIME. Pas à ce point-là. Encore une fois, tu vas avoir un choc.

CATHERINE. Comment peut-on se ressembler autant physiquement et se détester aussi cordialement.

MAXIME. Détester est un bien grand mot. Que veux-tu, ils sont tellement différents. Ils ont dû être conçus un jour où les chromosomes avaient l'humeur particulièrement rigolarde. Les qualités de virilité et d'énergie pour la fille, les dons d'artiste et d'agrément pour le garçon.

MARTIN (*entre en s'écriant*). Hello ! La famille, enfin ! (*C'est en effet, à première vue « l'artiste ». Grande recherche dans la mise, résolument moderne, quelques bijoux, beaucoup de chic, beaucoup de charme. Entre 40 et 50 ans.*) Sacré vieux Maxime ! Comment fais-tu pour ne pas changer ? Et pour rester aussi jeune avec mon emmerdeuse de sœur ? (*Maxime n'a pas eu le temps de lui répondre. Martin aperçoit Catherine qui, bouche bée, contemple son oncle.*) Ne me dis pas que cette ravissante créature est ma nièce !

MAXIME (*riant*). Mais si. Tu dois la trouver changée.

MARTIN. Changée ! Métamorphosée, tu veux dire, transfigurée ! Je la trouve sublime ! Bonjour, ma nièce. Bonjour ma petite Caroline.

MAXIME. Catherine.

MARTIN. Pardon, Catherine. Ça commence quand même par un C. Je n'ai pas la mémoire des noms, mais je me souviens toujours des initiales. (*A Maxime.*) Mais, dis-moi, elle est muette ? Aussi jolie et muette, c'est la femme idéale.

MAXIME. Oh ! Rassure-toi. Elle n'est pas muette, hélas !

CATHERINE. Bonjour, mon oncle. Je suis très heureuse de vous revoir. Après tant d'années ! Papa me parle très souvent de vous.

MAXIME. Tu dois l'impressionner. Voilà qu'elle se met à parler comme tout le monde.

CATHERINE. La ressemblance avec Maman est stupéfiante. Papa m'avait pourtant prévenue, mais à ce point... Si vous aviez des lunettes, on dirait maman.

MARTIN. J'espérais que les années qui doivent ratatiner ta mère et ne font que m'épanouir allaient enfin nous différencier, mais d'après ce que j'entends, il n'en est rien.

MAXIME. Non. Toujours copie conforme.

MARTIN. Tant mieux pour elle. (*A Catherine.*) Comment me trouves-tu ?

CATHERINE. Super !

MAXIME. Le vocabulaire de la jeunesse est au superlatif, tu dois le savoir.

CATHERINE. J'adore ma mère, et me trouver brusquement devant son double, ça me fait... ça me fait...

MAXIME. Surtout ne cherche pas. (*A Martin.*) Si elle trouve nous en avons jusqu'à demain. (*A Catherine.*) Dis à ton oncle que ça te fait plaisir, voilà tout.

CATHERINE (*à Martin*). Eh bien je vous jure que ça me fait un très grand plaisir.

MARTIN (*à Catherine*). Parfait. D'abord, tu vas me tutoyer. (*A Maxime.*) Sacré Maxou, on s'aime bien, tu sais, tous les deux. Et je peux même t'avouer qu'on se téléphone de temps en temps, en cachette du P.D.G. tu vois où en est réduit ton père !

CATHERINE. Je reconnais que Maman n'est pas facile, mais c'est quand même un être exceptionnel.

MARTIN. Elle a dû te faire de moi un portrait épouvantable.

CATHERINE (*riant*). Non. Pas très méchant.

MARTIN. Mais encore ?

CATHERINE. Attends, elle a dit : « Sinistre farfelu, redoutable inconscient et dangereux Don Juan », ou quelque chose dans ce goût-là.

MARTIN. C'est tout ?

CATHERINE. Ça aurait pu être pire ?

MAXIME. Il faut dire que j'étais là pour rétablir la vérité et défendre l'artiste de la famille. C'est égal il y a des moments où j'aimerais bien être à ta place, tu sais. Quand je pense à la vie que tu mènes ici.

MARTIN. Mais je travaille ! Tu as vu la Galerie ? Au fait, qu'as-tu raconté à Eve ? Elle avait l'air en pétard.

CATHERINE. C'est moi la coupable. Je lui ai dit que je n'aimais pas sa peinture.

MAXIME. Oh !!! Si tu n'avais dit que ça...

CATHERINE. J'ai été désagréable, je le reconnais, mais ce n'est pas entièrement ma faute. Quand on peint ce genre de toiles, on ne demande pas aux autres ce qu'ils en pensent sans les avertir qu'on en est l'auteur. C'est de la provocation.

MARTIN. Parfaitement. Et tu étais en état de légitime défense.

MAXIME. Dis-moi, elle est charmante, cette petite. Tu sais que je lui trouve beaucoup de qualités.

MARTIN. C'est aussi mon avis.

CATHERINE. Papa ne parlait pas de sa peinture.

MARTIN. Moi non plus. (*Ils rient tous les deux.*) Mais tu as raison, ses qualités d'artiste dépassent, si j'ose dire, le cadre de ses tableaux. Elle a de la patte.

Ils rient tous les deux. Juliette entre. Ils ne l'ont pas vue.

MAXIME. J'irais bien me fourrer dans les siennes.

MARTIN. Tu n'as pas honte ! Devant Catherine ! Je te connais, tu serais bien capable de lui proposer tes fameux massages.

CATHERINE. Rassure-toi, je suis une fille libérée.

Maxime et Catherine s'aperçoivent de la présence de Juliette.

MARTIN (*qui ne l'a pas vue*). Ce qui ne t'empêcherait pas de juger ton père. Tandis que moi, pas d'enfant, pas d'entraves, je suis un homme libre..

MAXIME (*l'interrompant et s'adressant manifestement à Juliette*). A ceci près que tu as la femme la plus charmante du monde. Juliette, quelle joie de vous revoir !

Ils s'embrassent.

JULIETTE. C'est une joie partagée, mon cher Maxime. Vous êtes toujours aussi galant. (*Se tournant vers Catherine.*) Catherine ? C'est toi ?

CATHERINE. C'est moi, ma tante.

JULIETTE. Je ne t'aurais jamais reconnue. Tu es magnifique. (*Elles s'embrassent.*) Où est Martine ?

MAXIME. Elle gare la voiture. Elle ne va pas tarder.

MARTIN. Vous l'avez emmenée ? Tu ne pouvais pas dire tout de suite qu'elle était là ?

MAXIME. Ne t'affole pas. Elle s'est mis dans la tête de trouver une place devant l'immeuble.

JULIETTE. Trouver une place à cette heure-ci rue Galilée relève de l'exploit.

MAXIME. Et pourtant, elle tourne.

MARTIN. Forcément... Rue Galilée...

MAXIME. Tu la connais, entêtée comme elle est. Elle tournera tant qu'il faudra.

JULIETTE. Mais qu'est-ce qui nous vaut cette visite ?

MAXIME. Martine te racontera dans le détail. A la suite d'un contrôle fiscal, elle a été taxée abusivement et a tout à coup décidé de faire une démarche au Ministère. Nous avons tout juste eu le temps de vous passer un coup de téléphone.

CATHERINE. Vous connaissez Maman. Dans la demi-heure où sa décision a été prise, les valises étaient bouclées.

JULIETTE. Vous savez bien que vous êtes les bienvenus.

MARTIN. Tu ne veux pas dire que ta mère a envisagé d'habiter ici ?

CATHERINE (*riant*). Pour rien au monde, tu le penses bien. Philippe est actuellement à la recherche d'un hôtel.

JULIETTE. En plein salon de la machine à tricoter ? Je vous rappelle que les deux chambres d'amis sont libres et indépendantes et qu'on peut entrer et sortir sans se rencontrer.

MARTIN. Malgré ça, je crois que ma chère sœur préférerait coucher sous les ponts ! (*A Maxime.*) L'ineffable Philippe est aussi du voyage ?

MAXIME. Voyage d'affaires, ne l'oublie pas. La présence du fondé de pouvoirs s'imposait d'elle-même.

CATHERINE. Vive le salon de la machine à tricoter ! Je trouve que votre brouille est ridicule, qu'elle a assez duré et que c'est l'occasion où jamais, en logeant tous ici, de vous réconcilier.

JULIETTE. Tu as raison, ma chérie, je t'aiderai.

MARTIN. Si tu es venue à Paris pour ça, j'ai peur, ma petite Catherine, que tu ne rentres déçue à Lyon.

MAXIME. Elle ne rentre pas à Lyon, elle reste ici. C'est aussi une des raisons de notre voyage. Catherine a décidé de poursuivre ses études à Paris.

MARTIN. Magnifique.

JULIETTE. Quelles études ?

CATHERINE. Je fais ma psy.

JULIETTE. Ta quoi ?

CATHERINE. Ma psy, ma tante.

MAXIME. Tout ce qui commence par psy, on dit psy tout simplement.

JULIETTE. Et ta spécialité, à toi ?

CATHERINE. Psychanalyse.

JULIETTE (*riant*). Diable ! Nous n'avons plus qu'à bien nous observer. Je suis très impressionnée.

CATHERINE. Vous n'avez rien à craindre. Je suis persuadée que vous êtes une nature sans problèmes.

JULIETTE. C'est un compliment ?

CATHERINE. Il n'y a pas de politesses à faire en psychanalyse. Vous êtes comme ça, c'est tout.

JULIETTE. Je voudrais en être aussi certaine que toi. (*On sonne.*) La voilà. Veux-tu me laisser seule avec elle un instant ?

MARTIN. Avec plaisir. Plus tard je la verrai, mieux je me porterai.

Il est sorti vers la galerie. Juliette est sortie pour aller ouvrir.

MAXIME. Ça m'étonnerait que ce soit elle. Ils ne connaissent pas encore ici son coup de sonnette.

CATHERINE. Si ce n'est pas elle, ça ne peut être que Philippe. On va savoir si on couche ce soir au Crillon ou à l'Armée du Salut.

Juliette revient, accompagnée d'un homme timide et discret, portant un attaché-case.

JULIETTE. Entrez, cher Monsieur Brémont.

PHILIPPE. Appelez-moi Philippe. Vous le faisiez avant.

JULIETTE. J'ai oublié. Il y a si longtemps. Asseyez-vous. Je vous sers quelque chose ?

PHILIPPE. Non merci. Sans façon.

JULIETTE. Et vous Maxime ?

MAXIME. Un petit scotch.

JULIETTE. Et toi Catherine ?

CATHERINE. Jamais d'alcool.

JULIETTE (*tandis qu'elle prépare et sert, à Philippe*). Toujours le bras droit de Martine ?

PHILIPPE. Ce serait bien tard pour changer.

CATHERINE. Philippe fait partie des meubles.

MAXIME (*entre haut et bas*). Des antiquités.

PHILIPPE. Vingt cinq ans de patine.

MAXIME (*à Juliette*). L'usine, c'est sa passion.

PHILIPPE. C'est toute ma vie.

CATHERINE. Vous m'avez même avoué un jour, que vous aviez renoncé à vous marier pour ne pas la trahir.

PHILIPPE. C'est vrai. Il faut dire que je n'ai guère eu le temps.

MAXIME. Vous n'avez pas fait beaucoup d'efforts : il y a 150 femmes parmi le personnel. Quel terrain de chasse !

PHILIPPE. Chasse gardée.

MAXIME. A qui le dites-vous ! (*A Juliette.*) Martine n'a jamais voulu que je montre le bout de mon nez dans les ateliers.

CATHERINE. Elle avait peur que tu ne te surmènes, mon petit papa.

MAXIME. En tout cas, vous qui y avez accès...

PHILIPPE. L'œil de la patronne est partout, vous le savez bien. Si je m'étais permis le moindre manquement à la discipline qu'elle a instaurée et qu'elle fait respecter, il y a longtemps que je ne serais plus auprès d'elle.

JULIETTE. Il doit bien y avoir parmi le personnel...

PHILIPPE. Pas un seul concubinage en vingt ans, chère Madame. Pas un bébé illégitime. Pas une liaison douteuse. Pas même un flirt.

JULIETTE. Vous ne connaissez peut-être pas tout.

PHILIPPE. Je connais tout Villeurbanne. S'il y avait quelque chose à apprendre, je l'apprendrais. (*A Maxime.*) De toute façon, vous êtes un peu responsable de mon attachement à l'usine. Si vous aviez accepté de vous en occuper et d'abandonner votre cabinet de généalogiste, je ne serais pas aujourd'hui fondé de pouvoirs et accablé de responsabilités.

CATHERINE. Mais Philippe, Papa adore aussi son métier, comme vous. Pourquoi l'aurait-il quitté ?

MAXIME. Pour me retrouver avec ma femme vingt quatre heures sur vingt quatre ! C'est déjà beaucoup pour un couple normal, mais lorsqu'il s'agit de Martine, ce serait un suicide !

CATHERINE. Papa !

MAXIME. J'aime beaucoup ta mère, mais tu sais parfaitement que j'ai raison.

JULIETTE. Au fait, mon cher Philippe, avez-vous trouvé un hôtel ?

PHILIPPE. Ne m'en parlez pas ! J'ai téléphoné partout. Partout complet. Pas une seule chambre. Je ne sais plus que faire, ni comment annoncer la nouvelle à la Présidente.

CATHERINE. Ma tante a eu une idée.

PHILIPPE (*à Juliette*). Dites vite, je vais appeler immédiatement.

JULIETTE. Inutile. Nous avons deux chambres d'amis.

PHILIPPE (*horriifié*). Ici ? La Présidente ici ? !

CATHERINE. Je me charge d'obtenir l'accord de maman.

JULIETTE. Pour vous, mon cher Philippe, nous vous installerons un lit de camp dans la lingerie.

PHILIPPE. Merci infiniment. Ce sera mieux que lors de notre dernier voyage à Lille où j'ai du coucher dans la voiture. En attendant, si vous le permettez, j'aimerais voir Monsieur Lamberti, et profiter de ce voyage pour lui faire signer les feuilles de présence et les délibérations de la dernière assemblée générale.

JULIETTE. Vous le trouverez sûrement à la galerie. Nous avons ce soir un vernissage.

PHILIPPE (*se levant*). Si vous pensez que ça ne le dérange pas...

JULIETTE. Je vous en prie. Vous connaissez le chemin.

PHILIPPE (*en disparaissant*). A tout de suite.

Dès qu'il est sorti, la sonnette de l'appartement retentit de trois coups impératifs.

CATHERINE. Cette fois, c'est Maman.

JULIETTE (*se précipitant*). J'y vais.

Elle est sortie.

MAXIME. Elle y court. Elle a trop peur de la faire attendre.

CATHERINE. Très sympa, ton beau-frère et ta belle-sœur.

Tu sais, je vais te dire, je trouve ma famille épatante.

MAXIME. Eh bien, tant mieux !

La porte s'ouvre alors, livrant passage à Martine. C'est un ouragan qui entre. Autorité gigantesque. Très stricte, mais nullement ridicule. Le type même de l'idée qu'on peut se faire de la femme d'affaires.

MARTINE. Juliette, ma chérie, comment vas-tu ? Tu es resplendissante et tu as du mérite. Comment peux-tu vivre encore avec mon frère ? Enfin, ça fait partie des mystères insondables des accouplements. Et moi, comment me trouves-tu ? Tu es gentille. (*A Maxime.*) Bien entendu, dès que j'ai le dos tourné, tu en profites pour boire.

MAXIME. Juste un petit whisky. C'est bon pour les artères.

MARTINE. Excuse d'ivrogne. Ne compte pas sur moi pour soigner ta cyrrhose. Mon frère, le comique, n'est pas là ?

JULIETTE. Il est en bas. Tu l'aurais vu si tu étais entrée par la galerie.

MARTINE. Je ne mettrai jamais les pieds dans ce lupanar.

JULIETTE. Je vais l'appeler.

MARTINE. Nous avons le temps. Pour ce que j'ai à lui dire !

JULIETTE. Ça tombe bien. Nous avons ce soir un vernissage. Martin sera très occupé.

MARTINE. Tant mieux. Nous irons au lit de bonne heure. Nous avons quitté Lyon à l'aube ce matin et j'ai une journée chargée. (*A Maxime.*) Philippe t'a dit à quel hôtel nous descendions ? Allons-y tout de suite, je suis brisée.

MAXIME. Hélas, pas une chambre libre dans la capitale. On est en plein Salon ! Il a téléphoné partout.

JULIETTE. Ma chère Martine, il y a une solution toute trouvée, vous restez ici.

MARTINE. Jamais !

CATHERINE. C'est ça ou sous les ponts.

MARTINE. Alors sous les ponts, en route.

MAXIME. Lequel ? As-tu une préférence ?

CATHERINE. Maman, sois raisonnable, ce serait désobligeant pour ma tante qui est tellement contente de nous recevoir.

MARTINE. Et toi aussi d'accepter (*A Juliette.*) je cède sous la contrainte.

JULIETTE. Et demain soir vous dinerez tous ici.

MARTINE. Pour le moment, je n'ai ni cœur ni l'estomac à ça. Tu sais ce qui m'arrive ?

JULIETTE. Maxime nous a dit...

MARTINE (*la coupant*). Je me demande ce qu'il a pu vous raconter. Maxime ne comprend rien... En deux mots : Contrôle des polyvalents. Recherche des poux dans la tête. Les pires emmerdements. D'autant plus que j'avais oublié de faire une déclaration essentielle. Moi, oublier ! Tu te rends compte à quel point je suis débordée pour en arriver là ! Et c'est la seconde fois que cela se produit. Mais si ils s'imaginent qu'on va me faire toucher les deux épaules aussi facilement, ils se trompent, les petits énarques. J'ai deux mots à leur dire, moi aussi. On vit dans un drôle de pays, ma pauvre Juliette. Toute réussite est suspecte et tout chef d'entreprise est considéré comme un fraudeur. C'est

l'ère de l'irresponsabilité. L'Etat prend à sa charge le chômage, la Sécurité Sociale, les familles nombreuses, les vieillards, la sécheresse, le déluge, et laisse crever en toute tranquillité les affaires en difficulté... Mais, quand une affaire marche, on emmerde le patron jusqu'à la gauche, on l'asphyxie, on le paralyse.

JULIETTE. Si tu leur dis ça, ça va arranger tes affaires.

MARTINE. Les affaires, j'en ai par dessus la tête. Mais ça ne se passera pas comme ça. J'ai des relations. Bref, j'ai sauté dans ma voiture, y ai entassé la famille et en cinq sept nous étions là.

CATHERINE. En cinq sec, Maman.

MARTINE. Qu'est-ce que tu dis ? Pardonne-moi, ma chérie, mais je ne comprends jamais rien à ce que tu racontes. (*A Juliette.*) Catherine fait de la psy.

JULIETTE. Nous avons appris ça.

MARTINE. Si tu veux tout savoir sur le MOI et le SURMOI, demande-le lui, à elle. Tu verras, c'est très amusant. Enfin, pour en revenir à mon problème avec le Ministère, ils vont m'entendre ! Et puis, après tout, qu'ils me nationalisent. Je suis une patriote. Je goûterai à mon tour les joies saines et sans mélange de l'irresponsabilité. Parce que j'en ai vraiment marre. Ah ! ton mari a bien de la chance d'avoir pu fuir tous ces problèmes.

JULIETTE. Que veux-tu, Martin mène la vie qui lui convient et toi aussi, quoi que tu en dises. Vous êtes tous les deux bien dans votre peau ; cet arrangement est parfait. Alors pourquoi cette brouille ? Avoue qu'il est temps d'enterrer la hache de guerre et de vous réconcilier.

MARTINE. Peut-être, mais crois-moi, le moment est mal choisi. Et puis, je suis une femme d'ordre. Je suis en froid avec mon frère depuis des années, c'est devenu une habitude. Il n'a pas changé les siennes, que je sache. Il n'est pas perpétuellement seize heures par jour au milieu des emmerdements, avec la concurrence étrangère, les charges nouvelles, les méventes, la crise, le comité d'entreprise du personnel... J'en passe et des meilleures.

JULIETTE. Mais pourquoi le lui reprocher ?

MARTINE (*passant outre*). Je ne lui reproche rien, mais j'en ai assez. Tiens, il y a six mois, mes grévistes m'ont enfermée avec Philippe pendant quarante huit heures dans mon bureau.

Catherine et Maxime descendent discrètement à la galerie.

JULIETTE (*riant*). Oui, on a lu ça dans les gazettes.

MARTINE. Et ça te fait rire ! J'aurais voulu t'y voir. Ils nous apportaient des plateaux pour nos repas. Tu sais, comme au Drug Store. Alors, tu comprends, tous ces emmerdements, ça fait beaucoup pour une seule femme.

JULIETTE. Tu es une femme comme on ne fait plus d'hommes.

MARTINE. Penser que pendant ce temps-là mon cher jumeau se la coule douce avec l'argent que j'ai tant de mal à gagner !

JULIETTE. Je vais finir par croire que tu l'envies secrètement.

MARTINE. Alors là, ma petite Juliette, franchement non. Il a même bien fait d'en profiter. Je le méprise, je ne l'envie pas. Bien qu'il ait toujours eu de la chance, d'abord celle de t'avoir rencontrée.

JULIETTE. Tu n'as pas à te plaindre de ton côté. Maxime est parfait. Catherine est charmante.

MARTINE. Oui, tu as raison. Et heureusement, elle tient de moi et pas de son père, perpétuellement occupé à rechercher des ascendances pour le compte de cinglés qui espèrent toujours qu'on va leur apprendre qu'ils descendent de Saint Louis ou de Vercingétorix. Je suis persuadée que le rêve de Maxime, c'est de remonter à

l'homme de Cro-Magnon. Pour en revenir à Catherine, elle est charmante, mais tuante. Elle ne parle que de névroses, obsessions, complexes et phantasmes. Elle a eu le culot de dire l'autre jour à son père qu'il faisait une homosexualité inconsciente et que j'en étais responsable. C'est la crainte que je lui inspire qui le rend comme ça. Son attitude soumise est une manifestation de son homosexualité latente.

JULIETTE. Latente ?

MARTINE. Oui, c'est-à-dire inconsciente.

JULIETTE. Ah ! Il ne le sait pas ?

MARTINE. Il ne le savait pas, mais maintenant il le sait. Si un jour il vire de bord pour de bon, ce sera ma faute. TOUT EST MA FAUTE. Tu comprends pourquoi j'ai envie de passer la main ! Et toi, ta vie avec mon frère ?

JULIETTE. Il est charmant. Ce serait délicieux si je n'avais pas, moi aussi, mes petits problèmes. Actuellement il est amoureux d'un peintre.

MARTINE. Un peintre ! Mon Dieu, quelle horreur !

JULIETTE. Rassure-toi, c'est une femme.

MARTINE. Ah ! Voilà déjà une bonne chose. Donc, rien de changé ! Il claque l'argent avec désinvolture et se fout du tiers comme du quart.

JULIETTE. Ça, il a toujours du goût pour la blague et le canular.

MARTINE. Ça risque de lui passer.

JULIETTE. Pourquoi dis-tu ça ?

MARTINE. Parce que j'ai décidé de couper le gaz.

JULIETTE. Pardon ?

MARTINE. Ou, si tu préfères, de ne plus commanditer son bastingue. De toutes façons, je ne le pourrais plus. Le financement d'une galerie d'art n'entre pas dans l'objet social de notre Société qui est de fabriquer des tissus. Je suis accusée de détournement de biens sociaux...

JULIETTE. Et c'est grave ?

MARTINE. Plus que ça. La vie de l'usine est en jeu. Heureusement, Martin m'avait signé des pouvoirs en blanc et je vais être obligée de m'en servir. Philippe a le dossier dans son attaché-case et il a rendez-vous demain après-midi avec notre avocat.

JULIETTE. Tu peux dire que c'est un abus de pouvoir !

MARTINE. A la guerre comme à la guerre. Il se débrouillera à son tour, mais j'aurai sauvé l'affaire. (*A ce moment, Philippe revient de la galerie, portant des valises et suivi par Eve.*) Ah ! vous voilà, vous ! Je ne savais pas que vous vous intéressiez à la peinture.

PHILIPPE. Je cherchais votre frère pour lui faire signer les papiers de la Société. Mais il a disparu.

JULIETTE (*pour couper court, à Eve, stupéfaite*). Je vous présente ma belle-sœur Martine.

EVE. Madame.

JULIETTE. Je te présente Eve Merine dont on expose les toiles ce soir.

MARTINE. Ah ! c'est vous ! Eh bien, ne me regardez pas comme ça. Je sais, je ressemble à mon jumeau. La câlinerie en moins. Ne comptez pas sur moi pour le batifolage.

EVE. Mais, Madame, je...

MARTINE (*désignant du menton les quelques toiles restées en place*). Alors, c'est vous qui exposez...

EVE. Oui. Mais je vous signale que votre fille m'a déjà dit ce qu'elle pensait de ma peinture.

MARTINE. Ma fille a un jugement très sûr.

EVE. Et définitif.

PHILIPPE (*timidement*). C'est très intéressant et très significatif.

MARTINE. Je me demande quelle signification vous pouvez donner à ces barbouillages. C'est incompréhensible.

EVE. Ce ne sont pas des barbouillages, Madame, c'est de la peinture. Ce n'est pas incompréhensible, c'est inexplicable.

MARTINE. Comme je n'ai pas de temps à perdre dans des explications, ça tombe bien. (*A Philippe.*) Aidez-moi à porter mes valises.

PHILIPPE. Je ne peux pas tout prendre.

MARTINE. Vous ferez deux voyages. Je vais me changer. J'ai juste le temps de me rendre au Ministère.

JULIETTE. Veux-tu que je t'aide à t'installer ?

MARTINE. Ne te dérange pas, ma chérie. Je connais le chemin. C'est tellement gentil à toi de nous accueillir, surtout dans des circonstances pareilles.

JULIETTE. Je suis si heureuse de vous voir. Mais le dîner de réconciliation de demain soir me semble compromis.

MARTINE. C'est à toi de voir. Essaie de lui expliquer que je ne peux pas agir autrement et que de toutes façons c'est son intérêt que je sauve l'usine puisqu'il en possède la moitié des actions. (*En sortant, à Philippe.*) Alors Colbert, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?
Elle est sortie, suivie de Philippe qui fait à Juliette un signe de résignation, les valises en main.

JULIETTE. C'est une nature !

EVE. Pas une nature morte. Je comprends que votre mari ne puisse la supporter.

JULIETTE. Mon mari semble pourtant supporter d'autres contraintes assez allégrement. Mais pour en revenir à Martine, c'est quelqu'un de très bien. Je l'admire. Je regrette seulement que ses jugements ne soient pas plus nuancés et qu'elle dépasse souvent la mesure.

EVE. Ça me semble une évidence. Quand je pense à son pauvre mari.

JULIETTE. Vous avez décidément une vocation de sauvetage des maris en détresse. Mais croyez-moi, Maxime n'est pas à plaindre. Vous en a-t-il donné l'impression ?

EVE. Je ne peux pas le dire. Ce n'est pas une femme, c'est un gendarme. Elle a sûrement quelque chose qui ne colle pas au point de vue sexuel.

JULIETTE. Pourquoi dites-vous ça ?

EVE. Ça ne m'étonnerait pas qu'elle aime les femmes. Cette façon de traiter son mari, et ce Philippe ! Elle hait les hommes, ça crève les yeux.

JULIETTE. Ça fait une moyenne avec celles qui les aiment un peu trop. Mais qu'allez-vous chercher là ? En tous cas c'est une femme remarquable et il faut l'excuser.

EVE. Je n'ai pas à le faire.

JULIETTE. Ou tout au moins la comprendre. Tenez, moi, par exemple, je fais de gros efforts de compréhension... Vous me suivez ?

EVE. Je vous escorte. Mais rassurez-vous, nous n'en avons plus pour longtemps à cheminer ensemble.

JULIETTE. Eh bien, voilà une bonne nouvelle !

EVE. Ça fera deux dans la journée ! D'abord l'arrivée de cette... femme remarquable...

JULIETTE. Pas d'ironie. Elle l'est. Elle dirige l'usine seule. Elle est à la tête de 200 employés. Il faut beaucoup de courage. Je ne vois pas Martin...

EVE. Martin n'était peut-être pas né pour être dans les affaires.

JULIETTE. Martin n'était pas né pour travailler.

EVE. Vous le regrettez ?

JULIETTE. Je regrette seulement que la nature ait aussi mal réparti les qualités entre le frère et la sœur. Elle aurait pu donner à Martin un peu du jugement (*Elle regarde une toile.*) et du bon sens de Martine. (*Elle pousse un soupir.*)

MARTIN (*arrivant de la galerie*). Qui aurait besoin des qualités hyperboliques de ma chère sœur ?

JULIETTE. Toi, mon chéri.

EVE. Votre femme me racontait que vous aviez déserté l'usine.

MARTIN. Demander à Karajan de diriger une fabrique ou à Rubinstein d'interpréter un bilan.

JULIETTE. Où étais-tu ? Philippe te cherche partout pour te faire signer des papiers. Il va revenir.

EVE (*sortant vers la galerie*). Je vais jeter le coup d'œil final.

JULIETTE. Elle ne croit pas si bien dire. Le coup d'œil final à la dernière exposition.

MARTIN. Comment cela ?

JULIETTE. Martine t'expliquera. Elle a les pires ennuis avec les polyvalents. Elle est accusée de dilapidation et de je ne sais pas quoi d'autre. Elle prétend que l'usine est en danger et c'est toi qui vas payer les pots cassés.

MARTIN. Mais la galerie ?

JULIETTE. Elle va sauter aussi sûrement qu'avec une charge de dynamite.

MARTIN. Tu ne lui as pas dit que je venais de prendre des engagements et que j'ai signé un paquet de traites ? Si elle me coupe les vivres, nous sommes foutus !

JULIETTE. Au point où elle en est, j'ai bien l'impression que ça ne lui ferait ni chaud ni froid. Elle va même utiliser tes pouvoirs en blanc. C'est Philippe qui a le dossier dans son attaché-case et qui est chargé de le porter demain à leur avocat. Fais quelque chose, trouve un moyen.

MARTIN. Attends... Tu dis que c'est Philippe qui a le dossier. Et bien il suffit de le lui reprendre.

JULIETTE. Mais comment ?

MARTIN. J'ai peut-être une idée. (*Découvrant deux valises restées en scène.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

JULIETTE. Les valises de Martine. Les hôtels sont pleins. Ils couchent ici.

MARTIN. Où est ma sœur ?

JULIETTE. Elle est déjà partie pour le ministère... Alors ?

MARTIN. Je t'expliquerai plus tard. Laisse-moi seul.

JULIETTE (*sortant*). Comme tu voudras. Je vais préparer les chambres de la famille.

EVE (*revenant de la galerie*). Eh bien, tu en fais une tête. C'est l'arrivée de ta jumelle qui t'a mis dans cet état ?

MARTIN. Tu ne crois pas si bien dire. Elle et Philippe me préparent un mauvais coup.

EVE (*riant*). Veux-tu que je me transforme en espionne et que je le fasse parler sur l'oreiller ?

MARTIN. Ça me semble un peu court, mais merci quand même de la proposition.

EVE. Oh ! Je sais bien que l'idée de me savoir dans les bras d'un autre ne te ferait pas pousser des boutons.

MARTIN. Je suis allergique à la jalousie.

EVE. Disons : aux trop longs collages.

MARTIN. Le moment est mal choisi pour commencer une scène.

EVE. Une scène ! Oh, mon pauvre ami, tu te vantes. Non, je suis prête à t'aider, voilà tout.

MARTIN. Je tiens mon idée mais je dois me débrouiller tout seul. Merci tout de même pour ta collaboration.

EVE (*sortant*). Comme tu voudras. Toujours à ta disposition, mon chéri...

Resté seul, Martin va fermer à clé toutes les portes et, prenant la valise et le vanity-case laissés par sa sœur, va se transformer en Martine sous les yeux du public, en disant le poème qui suit.

MARTIN.
Mes habits masculins je les ôte sur l'heure.

Ces robes de Martin', vont créer la méprise,
Je lui ressemble tant que c'est un vrai bonheur.
Vous verrez comme on fait à l'envers un strip tease

A mon corps défendant, je vais faire l'acteur
Et j'ouvre avecque grâce une de ses valises,
Je me déguise en femm' sans crainte et sans pudeur.
Voilà comment on fait à l'envers un strip tease

J'enfile lentement un collant ravageur,
Je mets péniblement des souliers sans maîtrise,
Je sors de son étui un costume tailleur
Et voilà comme on fait à l'envers un strip tease

Je mets un chemisier d'une jolie couleur,
J'oubliais la perruqu' bouclée, charmante, exquise,
Je ne suis plus macho puisque je suis ma sœur
Et voilà comme on fait à l'envers un strip tease

Pour avoir mes papiers, montrons un peu d'ardeur.
J'ai froid à mes gambett's et j'ai peur de la brise.
De ce déguisement je veux sortir vainqueur
Et voilà comme on fait à l'envers un strip tease

En homm' j'ai des épaules de déménageur.
Mais avec une robe tout mon corps s'amenuise.
Enfoncées les p'tit's femmes des Folies Bergeures
Et voilà comme on fait à l'envers un strip tease

Je dois changer de voix, ne faisons point d'erreur,
Je ne suis plus un homme et je me féminise.
Un peu plus de souplesse, un peu plus de douceur
Et voilà comme on fait à l'envers un strip tease.

Puis je m'asperge un peu d'un vaporisateur.
Je me mets sur les lèvres de ce rouge cerise.
Avec les travelos, protégez-moi Seigneur !
Et voilà comme on fait à l'envers un strip tease.

J'oubliais les lunettes, oh mon Dieu quelle horreur
Je ne vois plus du tout, ces verres me presbytisent.
Allons, je suis Martin' en plus doux, en meilleur
Et voilà comme on fait à l'envers un strip tease (*)

(Après avoir rouvert toutes les portes.) A nous deux,
Philippe ! Il doit toujours chercher Martin, il va tomber
sur Martine. Pourvu qu'elle ne rentre pas trop vite du
Ministère, celle-là !

La porte de l'appartement s'ouvre brusquement, c'est
Catherine qui entre. Elle se précipite dans les bras de sa
« mère »

CATHERINE. Maman ! Je t'adore !

MARTIN (surpris, puis ravi, va jouer le jeu. En aparté). C'est
la première fois qu'on m'appelle maman. Ma petite
fille ! Ma chérie !

CATHERINE (l'embrassant). Si tu savais comme je suis
heureuse d'être à Paris ! Je suis allée faire un tour
jusqu'à la Cité. C'est sublime ! Je me sens légère ! Je
suis certaine qu'ici tu ne pourras me taxer de difficulté
d'habitat. Alors ?

MARTIN. Alors ? (Il ne comprend pas.) Alors quoi ?

CATHERINE. Eh bien, comment s'est passé ton rendez-
vous au Ministère ?

MARTIN (repenant le dessus). Ah ! Mon rendez-vous... Je
vous raconterai ça tout à l'heure.

CATHERINE. Tu as bon espoir ?

MARTIN (évasif). Il faudra bien que ça s'arrange...
Comment trouves-tu mon tailleur ?

CATHERINE. Je te l'ai déjà dit. C'est celui que papa et moi
nous préférons. Tu le portes à merveille...

MARTIN. Dis-moi un peu : qu'est-ce que tu penses de ton
oncle ?

(*) Lors de la création, le poème avait été enregistré, ce qui
facilitait le travail du comédien et suggérait dans l'esprit du
public l'abolition de la notion de temps. L'éclairage et la
diffusion en sourdine de la « Mort du Cygne » contribuaient à
créer une atmosphère un peu irréelle. Le comédien effectuait
son évènement derrière le bar, ce qui permettait évidemment
de régler beaucoup plus aisément toutes les difficultés.

CATHERINE. Tu ne te fâcheras pas ?

MARTIN. J'essaierai.

CATHERINE. Il est merveilleux... C'est un être plein de
charme, d'invention. Je sens que je vais l'adorer... Ça
ne te fait pas bondir ?

MARTIN (heureux). Si. (Se reprenant, sur un autre ton.) Si !

CATHERINE (l'embrassant). Reconnais que tout ce que tu
m'as raconté sur son compte était très exagéré. Il m'a
demandé ce que tu m'avais dit de lui.

MARTIN. Tu lui as répété ?

CATHERINE. En édulcorant.

MARTIN. Ah ! Je me disais aussi... Au fait, qu'est-ce que
je t'avais dit ?

CATHERINE. Tu ne te souviens pas ? Indécrottable
fainéant, abominable maquereau et obsédé sexuel.

MARTIN. Oui, oui... je reconnais que c'était très exagéré.

CATHERINE. Il est immature, c'est vrai, mais pas du tout
influencé par les stéréotypes sociaux. Je pense plutôt à
une altération structurale importante.

MARTIN. Décode-moi ça.

CATHERINE. Disons que c'est une forme de débilité
mentale, tout simplement.

MARTIN. De déb... Ah bon !... Et c'est grave, ça ?

CATHERINE (s'asseyant sur ses genoux). Pas du tout. Enfin,
Maman, il ne peut pas être aussi équilibré que toi. Tu
me l'as assez répété. Mais tel qu'il est, c'est un type
super, un peu hystéro. Je suis sûre que tu serais ravie
de le revoir, inconsciemment, bien entendu.

MARTIN. Peut-être, peut-être...

CATHERINE. Il faut absolument que vous fassiez la paix.

MARTIN. On verra... On verra...

CATHERINE. Je pense qu'il est un peu inhibé par des
facteurs tels que l'absence de symboles en commun, la
méfiance que vous avez l'un pour l'autre, mais je suis
sûre qu'il suffirait de très peu de choses pour que
s'établisse la communication.

MARTIN. C'est possible... c'est possible...

CATHERINE. Je vais le chercher.

MARTIN. Non, attends un peu.

CATHERINE. Tout de suite.

MARTIN. Ce n'est pas urgent.

CATHERINE (embrasse sa « mère »). Je ne t'ai jamais vue
dans d'aussi bonnes dispositions. C'est le moment où
jamais d'en profiter. Je te le ramène.

MARTIN. Ça m'étonnerait. (Catherine s'est engagée pour
descendre à la galerie. Elle doit remonter quelques
marches pour laisser passer son père qui aide Eve à
remonter des tableaux. Cela laisse à Martin le temps de
s'éclipser vers son appartement. Martin sortant précipi-
tamment.) Bon sang, Maxime à présent ! Cette maison
est un vrai moulin, je les verrai tous sauf celui que
j'attends !

MAXIME. Voilà. Mais je ne comprends pas pourquoi vous
ne voulez pas exposer ces toiles-ci.

EVE. Demandez à votre femme ou à votre fille, elles vous
expliqueront.

MAXIME. Je veux dire : celles-ci plutôt que les autres.

EVE. C'est quand on a commencé à accrocher les toiles
aux cimaises qu'on s'aperçoit que le choix est
primordial et que l'harmonie de l'ensemble joue un rôle
prépondérant.

MAXIME. C'est certainement vous qui avez raison. Pas
trop émue à quelques heures du vernissage ?

EVE. Un peu nerveuse.

MAXIME. Si j'osais, je vous proposerais de vous faire
quelques massages. Oh ! rassurez-vous, ici, sur les
tempes, et là, à la base des cervicales. Il n'y a rien de tel

pour détendre instantanément.

EVE. Où avez-vous appris ça ?

MAXIME. C'est un secret que j'ai ramené d'un voyage en Extrême Orient.

EVE. Vous êtes gentil, je crois que ça ira sans ça.

MAXIME. De toutes façons votre charme constituera tout à l'heure un atout supplémentaire.

EVE. Je n'en suis pas aussi certaine que vous. Je pense même le contraire. On est beaucoup plus porté à l'indulgence envers quelqu'un n'ayant pas été gâté au départ par la nature. On est tout prêt à lui accorder une revanche.

MAXIME. Vous m'inquiétez. Si ce que vous dites est vrai, ils vont vous haïr.

EVE. Vous êtes gentil. C'est quelqu'un comme vous que j'aurais dû rencontrer.

MAXIME. Hélas ! Je ne possède pas de galerie de tableaux.

EVE. Ça n'est pas nécessaire pour lancer une jeune artiste. Je suis persuadée que vous vous seriez donné beaucoup de mal pour m'aider.

MAXIME. Il me semble que Martin a fait le maximum.

EVE. Oui, mais je crois qu'à présent il décroche.

MAXIME. En effet, j'ai l'impression qu'entre vous deux ça n'est plus l'euphorie. Laissez-moi m'en réjouir.

EVE. Vous, je vous vois venir.

MAXIME. Eh bien, voyez-moi venir en client. Je veux être le premier.

EVE. C'est vraiment une pensée délicate. Choisissez une toile.

MAXIME. Choisissez-la vous-même. J'aurai ainsi doublement quelque chose de vous.

EVE. Tenez, celle-ci !

MAXIME. Les pommiers !

EVE. ou : « Nursery Nippone ». A condition que vous me laissiez vous l'offrir.

MAXIME. Il n'en est pas question.

EVE. Si. Je sens que ça va me porter bonheur.

MAXIME. Dans ce cas...

Il tient la toile bras tendus devant lui.

MARTINE (*entrant*). Merde. Merde. Je leur ai dit merde au Ministère. Ça n'a d'ailleurs pas eu l'air de les surprendre. Ils nagent là-dedans. Tiens, toi aussi.

EVE (*à Maxime*). Alors c'est à vous qu'elle va porter bonheur.

MARTINE. Je ne savais pas que tu t'intéressais à la peinture. J'avais des artistes autour de moi et je vivais ignorante.

MAXIME. J'aidais seulement Eve...

MARTINE. Tu l'appelles Eve à présent... Je rêve... Tu vas vite en besogne. Mes félicitations.

EVE. Votre mari m'aidait simplement à porter mes barbouillages.

MARTINE. Excusez-moi pour tout à l'heure. Je n'avais pas trouvé d'autre mot. Je n'en ai d'ailleurs toujours pas trouvé.

EVE. Ça ne vous fatigue pas d'être désagréable avec tout le monde ?

MARTINE. Tout le monde s'y fait. Moi la première.

EVE. Eh bien, pas moi.

MAXIME. Comment ça s'est passé au Ministère ?

MARTINE. Je suis surprise de cet intérêt soudain. Il va peut-être de pair avec celui que tu portes à la peinture.

EVE (*très calme*). Si c'est pour moi que vous dites ça, vous perdez votre temps, j'aime mieux vous prévenir tout de suite.

MARTINE. Non, c'est pour lui. Et sachez que je ne perds jamais mon temps.

EVE. C'est vrai, vous êtes une femme d'affaires. Alors, occupez-vous uniquement des vôtres. Je sais que mon travail ne vous intéresse pas, mais ce n'est pas l'avis de votre frère, et votre frère est un artiste.

MARTINE. Mon frère, un artiste !!!

EVE. Un vrai... Un professionnel.

MARTINE. Un amateur. C'est un amateur. Un professionnel uniquement quand il s'agit de courir après les dames. Et quand une de ses conquêtes a du talent dans l'intimité, il a la fâcheuse manie de lui prêter les mêmes vertus sur le plan professionnel.

EVE. Je ne vous permets pas...

MARTINE. Ce manque de discrimination m'a déjà coûté des fortunes.

EVE. Ma vie privée ne vous regarde pas.

MAXIME. Martine, est-ce que tu ne crois pas...

MARTINE. Ah ! toi, fous-moi la paix. Occupe-toi plutôt de la généalogie de Mademoiselle, tu rencontreras certainement du beau monde.

MAXIME. Il y a un général et un évêque.

MARTINE. Comme à l'Académie française ! Tu es déjà très renseigné, j'avais raison. Tu ne perds pas de temps. Comme si je n'avais pas assez de soucis de tous les côtés, sans être obligée aussi de te surveiller.

EVE. Je peux peut-être veiller sur lui et me rendre utile.

MARTINE. Vous faites de l'humour à présent ?

EVE. Vous défendez ça aussi ?... Excusez-moi. Je serais heureuse de continuer cette passionnante conversation, mais je vais rentrer chez moi et m'habiller pour la soirée. Et avant, j'aimerais bien me reposer un peu. (*Elle va pour sortir et revient. A Maxime.*) Eh bien, Maxime, vous m'avez proposé un massage thaïlandais pour me détendre. C'est le moment ou jamais. Je vous attends. Bonsoir, Madame la Présidente.

Elle est sortie.

MARTINE. Un massage thaïlandais ? Tu fais des massages, maintenant ?

MAXIME. Je ne sais pas ce qu'elle raconte.

MARTINE. Ne t'imagines pas que je vais donner ma bénédiction à tes amours surréalistes.

MAXIME. C'est toi qui es surréaliste en ce moment.

MARTINE. Je n'ai pas l'intention de te laisser la bride sur le cou.

MAXIME. A moins que je ne rompe mon harnais.

MARTINE. C'est l'air de Paris qui te pousse à la révolte ? (*Un temps.*) Très bien. Tu peux hennir... tu peux partir.

MAXIME. J'y songe, ma chère amie... Redevenir un homme libre...

MARTINE. Il faudrait pour être libre que tu sois d'abord un homme.

MAXIME. Assez !

MARTINE. Tu as raison. Assez. J'ai eu une journée très chargée et les ennuis dans mes affaires me suffisent sans que tu viennes en ajouter d'autres... Je vais me mettre à l'aise. Je suis exténuée. Depuis notre départ de Lyon ce matin, je n'ai pas arrêté une minute. La route, d'abord...

MAXIME. Si tu acceptais que je passe mon permis de conduire, je pourrais te relayer.

MARTINE. Ne dis pas de bêtises. Tu as raté cinq fois ton examen. Et la dernière fois tu as renversé trois piétons.

MAXIME. Pas renversé. Bousculé.

MARTINE. Si tu veux. Mais tu es tout de même allé les chercher sur le trottoir.

MAXIME. Où voulais-tu que j'aille les chercher ?

MARTINE. Ne plaisante pas avec ça, veux-tu ? J'ai froid dans le dos rien qu'en t'imaginant au volant et moi assise à côté, à la place du mort.

MAXIME. Justement, chacun son tour. Pourquoi toujours moi ?

MARTINE. Parce que toi, tu es increvable. Tandis que moi, je suis crevée. Je vais essayer de me détendre, moi aussi. Si tu as le temps, tu peux venir me faire un petit massage.

Elle sort.

MAXIME (*seul se sert très généreusement un verre de whisky*). Un massage, tu peux toujours te frotter ! Eh bien, je le repasserai, mon permis, et cette fois, je l'aurai, car je ne te préviendrai pas... C'est l'idée qu'elle attendait le résultat qui m'a traumatisé. La dernière fois, si j'ai pris le genou de l'examineur pour le frein à main, et si lui m'a pris pour ce que je n'étais pas, c'est parce que je la voyais là, dans le rétroviseur ! Mais ça va changer !

JULIETTE (*entrant*). Tiens, vous soliloquez, mon petit Maxime.

MAXIME. Les soliloques du pauvre. C'est la seule façon pour moi d'avoir raison, car avec Martine, il n'en est pas question.

JULIETTE. Vous devriez y être habitué.

MAXIME. En effet ! Vingt-deux ans que ça dure ! Une grande chose que l'habitude. Mais celui qui a dit que c'est dans l'habitude qu'on trouve les plus grands plaisirs, aurait mieux fait de se taire.

JULIETTE. Je vous trouve bien amer.

MAXIME. Il y a de quoi ! Se faire traiter comme un gamin, à mon âge !

JULIETTE. C'est l'amour.

MAXIME. Ah non, Juliette, je vous en prie. Restons sérieux. Mais si elle s' imagine que je suis venu à Paris pour passer mes soirées au garde-à-vous à ses côtés elle se trompe.

JULIETTE (*souriante*). Mon Dieu, mais c'est une révolte.

MAXIME. Non, ma chère, c'est une révolution.

JULIETTE. Eh bien, avant de lui couper la tête pour la mettre sur une pique, vous devriez lui dire tout ça.

MAXIME. Je vais bien vous étonner, mais c'est fait.

JULIETTE. Et sa réaction ?

MAXIME. Celle que vous imaginez, sans aucune trace d'un quelconque sentiment humain.

JULIETTE. Sans doute parce que vous n'avez pas su la prendre.

MAXIME. Je voudrais bien vous y voir.

JULIETTE. Je suis persuadée qu'elle regrette déjà ce qu'elle vous a dit.

MAXIME (*qui pendant toute cette scène aura généreusement fait honneur au whisky*). Ma petite Juliette, vous êtes vraiment encore plus adorable et naïve que je ne le pensais.

JULIETTE. C'est possible, mais ce qui est certain c'est que je suis une femme, c'est-à-dire beaucoup plus subtile que vous...

MAXIME. Et c'est dans cette subtilité que vous trouvez la force d'accepter la vie avec Martin ?

JULIETTE. Que voulez-vous dire ?

MAXIME. Enfin, Juliette, tout à fait entre nous, vous êtes parfaitement heureuse ?

JULIETTE. Connaissez-vous quelqu'un de parfaitement heureux ?

MAXIME. Alors heureuse, simplement ?

JULIETTE. Je me suis confectionné mon petit bonheur personnel. Je n'ai peut-être pas d'ambition.

MAXIME. On ne vous a pas permis d'en avoir. Et à moi non

plus. Nous avons épousé deux monstres et nous ne sommes que des pièces rapportées. La personnalité des jumeaux nous a dévorés.

JULIETTE. Vous avez sans doute raison. Mais il est bien tard pour nous rebiffer.

MAXIME. Il n'est jamais trop tard.

JULIETTE. Eh bien, avant de passer à mon tour à l'offensive, je voudrais dire deux mots à Martin. L'avez-vous vu ?

MAXIME. Pas depuis ce matin.

JULIETTE (*sortant de l'appartement*). Il n'est pas non plus à la galerie. J'ai vraiment un mari fantômatique. Si vous le rencontrez, dites-lui que je vais me faire donner un coup de peigne.

Un temps. La porte de l'appartement s'est ouverte sans bruit et c'est Martin toujours déguisé en Martine qui apparaît.

MARTIN (*au public*). Ne vous y trompez pas, je suis Martin déguisé en Martine. Ah, je sais, c'est compliqué mais il faut vous y faire. Je m'y fais bien, moi.

MAXIME. Déjà ? Je croyais que tu étais exténuée.

MARTIN. J'ai réfléchi.

MAXIME. Et ça t'a reposée ? Au point de changer aussi vite de perruque... et même de tailleur, ma parole !

MARTIN. Je voulais te parler, et je crois que c'est ce tailleur que tu préfères.

MAXIME. Qu'est-ce qu'elle raconte ?

MARTIN. Tu as tort de boire autant.

MAXIME. Il faut bien qu'il me reste quelque chose.

MARTIN. Mon chéri, j'ai...

MAXIME (*sursautant*). Quoi ?!

MARTIN. Qu'est-ce que j'ai dit ?

MAXIME. Mon chéri ! C'est inhabituel. Ou alors je suis déjà complètement beurré.

MARTIN. Ecoute-moi. J'ai souvent tort de m'emporter. Je me rends compte que je ne suis pas toujours facile.

MAXIME. Comment ?

MARTIN. Tu me crois incapable de faire mon autocritique ?

MAXIME. Répète un peu ce que tu viens de dire.

MARTIN. Inutile, tu as très bien compris.

MAXIME. Vite, quelqu'un : Catherine, Juliette ! Il me faut un témoin. Si je raconte ça, personne ne me croira.

MARTIN. Elles sont sorties.

MAXIME. Ah ! c'est ça. Je comprends. C'est une ruse de guerre. Une fourberie de plus. Un stratagème pour connaître ma réaction. Ça ne prend pas, je ne marche pas.

MARTIN. Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne te tends pas de piège. Je pense seulement que tu es à un âge critique et que, si tu dois faire une bêtise, j'aime autant que ce soit avec ma bénédiction.

MAXIME. Je comprends de moins en moins.

MARTIN. Cette jeune artiste te plaît, ça saute aux yeux.

MAXIME. Tu parles d'Eve ?

MARTIN. Ne fais pas l'imbécile. De qui veux-tu que je parle ? A moins que tu en connaisses d'autres.

MAXIME. Non, mais t'entendre la qualifier d'artiste !

MARTIN. J'ai peut-être été un peu vive avec elle tout à l'heure.

MAXIME. Un peu vive... Tu l'as traitée de tous les noms.

MARTIN. Ne me dis pas qu'elle te laisse indifférent, pour la défendre avec cet enthousiasme.

MAXIME. Je n'ai pas dit ça, mais je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

MARTIN. A ceci. Si tu dois avoir une aventure parisienne, je sens très bien que je ne pourrai pas t'en empêcher. Tu connais mon caractère : droit et honnête. J'aime autant le savoir et qu'on n'en parle plus. Nos affaires terminées, on rentre à Lyon et on oublie tout ça.

MAXIME. Non, mais je rêve. Je vais me réveiller. Pince-moi ! (*Martine le pince. Il crie.*) Aïe !

MARTIN. Es-tu bien réveillé maintenant ?

MAXIME. Tu n'auras jamais fini de m'étonner.

MARTIN. Jamais.

MAXIME. Mais d'abord qu'est-ce qui te laisse supposer qu'Eve va succomber à mes charmes ?

MARTIN. Il y a de l'eau dans le gaz entre elle et ma jumelle (*Il se reprend.*) ... et mon jumeau. Et il est tout à fait clair que tu lui plais. Fais-lui ton numéro de massage.

MAXIME. Mais je ne suis pas masseur.

MARTIN. C'est pas comme moi !

MAXIME. Ma parole... Si tu enlevais tes lunettes, je croirais que c'est Martin qui est devant moi.

Il sort par la galerie.

MARTIN (*seul, mais qui croit que Maxime est toujours là*). Tu sais bien que sans mes lunettes je ne vois pas à vingt centimètres. Quand je pense que mon frère n'a pas besoin de lunettes, lui, alors que je porte des hublots depuis mon enfance ! L'essentiel, c'est que nous nous soyons rencontrés et que je puisse te plaire même sans lunettes. (*Il les enlève et s'aperçoit qu'il est seul.*) Ouf !... quel mal à m'en débarrasser. (*Il met ses lunettes, on entend un bruit. Philippe entre par la porte de l'appartement, son attaché-case à la main.*) Enfin le voilà !... L'attaché-case !... Ah ! vous voilà, vous ! Avez-vous fait signer les papiers à mon frère ?

PHILIPPE. Justement, je le cherche.

MARTIN. L'appartement n'est pourtant pas immense.

PHILIPPE. Je ne comprends pas.

MARTIN. Vous ne m'étonnez pas. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

PHILIPPE. Il était à la galerie ce matin. Je suis descendu, il avait disparu et personne ne l'avait vu sortir. Quand il est quelque part, il suffit que j'y aille pour qu'il n'y soit plus. On le croit ici, il est ailleurs.

MARTIN. Comment expliquez-vous ça ?

PHILIPPE. Je l'expliquerai en disant qu'il se dissimule pour vous éviter.

MARTIN. Vous êtes un imbécile, Philippe.

PHILIPPE. Oui Madame.

Il s'assoit.

MARTIN. Je ne vous ai pas dit de vous asseoir. (*Philippe reste assis.*) Vous m'avez entendu ?

PHILIPPE. Oui Madame.

MARTIN. Alors levez-vous... (*Philippe reste assis. Un temps.*) Je vous ai dit de vous lever. Vous êtes sourd ?

PHILIPPE. Non Madame.

MARTIN. Alors debout. Pour la dernière fois, je vous dis : debout et que ça saute !

PHILIPPE (*toujours assis*). Si je me lève, tu vas prendre la plus belle paire de tartes de ta vie.

MARTIN. Pardon ?

PHILIPPE. Prépare tes fesses, tout à l'heure on pourra y faire cuire deux œufs.

MARTIN (*abasourdi et un peu inquiet*). Comment oserez-vous ?...

PHILIPPE (*qui s'est levé et a tombé la veste*). Ah ! on fait moins la mariole à présent. Maintenant qu'on est toute seule devant son homme.

MARTIN. Devant son homme !!

PHILIPPE. Et on ne parle que si on y est autorisé, que je

n'aie pas à le répéter. Souviens-toi, il y a quinze jours, quand Madame a voulu faire la récalcitrante, de la trempe que tu as reçue.

MARTIN (*en a-parté*). Mon Dieu, c'est un fou !

PHILIPPE. Alors, à genoux tout de suite. Et tu vas répéter après moi.

Martin s'agenouille.

MARTIN. Oui, oui, bien sûr.

PHILIPPE. Et sans commentaires... Je ne suis qu'une malheureuse rouleur.

MARTIN. Je ne suis qu'une malheureuse rouleur. (*A part.*) Mon Dieu, je crois que je commence à comprendre.

PHILIPPE. Un déchet, un débris, une rognure.

MARTIN. Un déchet, un débris, une rognure. (*A part.*) Ma sœur est une maso !

PHILIPPE. Sans Philippe, je ne suis rien. C'est lui mon homme, c'est lui mon maître.

MARTIN. Sans Philippe, je ne suis rien. C'est lui mon homme, c'est lui mon maître. (*A part.*) Mais qu'est-ce qu'il va me faire ?

PHILIPPE. Je suis sa chose, sa vipère lubrique.

MARTIN. Je suis sa chose, sa vipère lubrique... Attention, quelqu'un pourrait...

PHILIPPE. Quoi ! On se permet des commentaires ! Tu sais ce qui t'attend. A quatre pattes.

MARTIN (*qui s'exécute*). Dieu du Ciel, faites qu'il rentre quelqu'un !

PHILIPPE (*en lui administrant sur les fesses plusieurs claques retentissantes*). Tu ne les as pas volées, celles-là. Tu étais pourtant prévenue. Mais non, il faut que tu te rebiffes.

MARTIN. Oui, j'ai parfois de drôles d'idées.

PHILIPPE. Tu le reconnais.

MARTIN. Oui, mais par pitié, assez !

PHILIPPE. Tu demandes pardon ?

MARTIN. Oui, oui, je demande pardon.

PHILIPPE. Tu ne recommenceras plus ?

MARTIN. Oh là là ! Je jure que je ne recommencerai plus.

PHILIPPE. Je ne jouerai plus les bacchantes impudiques ?

MARTIN (*à part*). Ça y est, nous y voilà ! (*A Philippe.*) Non, non, c'est juré !

PHILIPPE. Je ne regarderai plus les autres hommes avec sensualité et bestialité ?

MARTIN. C'est promis, c'est promis. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il va me faire ?

PHILIPPE. Je ne me roulerai dans la débauche qu'avec Philippe, avec mon homme.

MARTIN. Oui, oui, promis. Croix de bois, croix de fer. Mais pas ici.

PHILIPPE. Ce sera ici si je veux. Et tout de suite si je le décide, alors que quelqu'un peut entrer. C'est le risque qui t'excite d'habitude, créature de luxure.

MARTIN. Oui, mais là...

PHILIPPE (*une nouvelle claque*). Et on reste accroupie ! Ah ! on a la trouille. Si ton frère entrerait et apprendrait que tu n'es qu'une créature sadique et misérable ! Hein ?... Avoue que tu n'as plus un poil de sec.

MARTIN. Alors là, j'avoue. C'est vrai.

PHILIPPE. Dis-moi que tu me veux, là, tout de suite.

MARTIN. Est-ce que ça ne peut pas attendre un peu ?

PHILIPPE (*retirant sa ceinture*). Non. On va prendre un petit acompte, mais dès qu'on sera rentré à Lyon, ça va être ta fête. J'ai acheté des accessoires dans un sex-shop de la rue Saint Denis, tu m'en diras des nouvelles... Mais tu ne perds rien pour attendre. C'est pour toi, toutes ces gourmandises.

JULIETTE (*entrant, stupéfaite*). Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu es malade ? Tu as perdu quelque chose ?

MARTIN (*au public*). Mon Dieu, Juliette ! Cette fois, on est en pleine piscine.

PHILIPPE (*bafouillant*). Je lui apprenais à nager.

MARTIN (*à Juliette, en se relevant*). Ne l'écoute pas. Il se croit drôle ! (*A Philippe*.) Je vous ai déjà dit de ne pas plaisanter quand il s'agit de mes vertèbres. Quand j'ai un nerf qui se coince, Philippe n'a pas son pareil pour le débloquer.

PHILIPPE. Oui, je débloque très facilement. C'est un don.

MARTIN. Merci, Philippe, ça va mieux. Je n'ai plus besoin de vous.

PHILIPPE (*sortant*). Toujours à votre disposition.

JULIETTE. Que faisiez-vous avec cette ceinture ?

PHILIPPE. Quelle ceinture ? Ah ! ma ceinture... Je l'avais retirée. Pour que ma chiropraxie soit efficace, j'ai besoin d'être tout-à-fait à l'aise.

MARTIN. Bon. Bon. Juliette n'a pas besoin de détails.

PHILIPPE (*sortant*). A votre disposition aussi, ma chère Juliette, si un jour vous avez besoin de nos manipulations.

MARTIN (*mettant de côté l'attaché case*). Ma chérie ! Si tu savais à quoi je viens d'échapper, tu ne le croirais pas. C'est bon de te retrouver.

Il l'embrasse sur la bouche.

JULIETTE. Ainsi c'était vrai ! Ma belle sœur aime les femmes. Quelle famille ! Martin, au secours.

Elle sort.

MARTIN (*seul, prenant les pouvoirs dans l'attaché case*). Incroyable ! Ma sœur est une malade, une maso, une dépravée. Elle qui me traitait de débauché ! En tous cas, j'ai récupéré mes pouvoirs. Je ne pensais pas les retrouver au milieu de revues pornos.

CATHERINE (*entrant*). Maman, maman, il faut que je te parle. Je suis amoureuse de mon oncle.

MARTIN. Amoureuse de ton oncle ? Tu es folle !

CATHERINE. Mais enfin, maman, je te croyais libérée de tous ces préjugés bourgeois.

MARTIN. Enfin tout de même... ton oncle !

CATHERINE. Je t'assure, maman, qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

MARTIN. Qu'est-ce que tu dis ?

CATHERINE. La vérité. D'ailleurs je le cherche pour le lui dire. Tu ne l'as pas vu ?

MARTIN. Non. Mais si tu t'obstines, tu finiras bien par le trouver.

CATHERINE. Alors je m'obstine. (*Elle sort en criant*.) Tonton, tonton...

MARTIN (*seul*). Alors celle-là, c'est la meilleure. (*Au public*.) Martin... Tonton... On me réclame de tous les côtés. Tu vois que je peux toujours plaire. Comment tout cela va-t-il finir ? Tu en as une idée, toi ? J'ai l'impression qu'il va encore se passer des choses pas ordinaires. Enfin, nous verrons cela tout à l'heure, car pour l'instant, j'ai vraiment besoin d'un quart d'heure d'entr'acte. Bye... bye...

acte 2

Le lendemain après-midi. En scène, Catherine et Martin, qui poursuivent une conversation.

CATHERINE (*riant*). Mon Tonton, je t'adore.

Elle va pour l'embrasser.

MARTIN. Ça recommence ! Allons, allons, ma chérie, quelqu'un pourrait entrer.

CATHERINE (*à son cou*). Et après ?...

MARTIN. Après ? Tu pourrais toujours expliquer que tu fais le complexe d'Electre à l'envers, il n'en reste pas moins vrai que si l'on nous voyait ainsi, je me ferais traiter de cochon, de satyre, d'oncle suborneur... Imagine la tête de ta mère si elle entrait.

CATHERINE. Pas de danger. Promets-moi que tu dîneras avec nous ce soir et que tu feras définitivement la paix avec elle.

MARTIN. C'est juré.

CATHERINE. Bien vrai ?

MARTIN. Oui. J'ai même hâte de revoir ma sœur.

CATHERINE. Magnifique ! C'est grâce à moi que t'est venue cette idée soudaine ?

MARTIN. C'est parce qu'à présent je la connais. J'ai trouvé le défaut de la cuirasse. J'ai découvert un être humain avec ses faiblesses.

CATHERINE. Comment ça ?

MARTIN. C'est un secret.

CATHERINE. Mais comment as-tu fait, tu ne l'as pas vue...

MARTIN. Non, mais je vais la revoir ce soir avec un œil tout neuf.

CATHERINE. Tu es magnifique et je t'aime.

MARTIN. Ça recommence ! Ne dis pas de bêtises. Jolie comme tu es, tu dois avoir une foule d'amoureux.

CATHERINE. J'en ai des tas.

MARTIN. Et ton petit ami, comment est-il ?

CATHERINE. Non, mon oncle, je n'ai pas de petit ami, et si tu veux tout savoir, je suis vierge.

MARTIN. Tu es...

CATHERINE. Ça t'épate, hein ?...

MARTIN. Je dois l'avouer.

CATHERINE. J'attends... J'attends depuis ma puberté. Que veux-tu, j'avais l'instinct de mon intégrité physique, alors j'ai retardé autant que j'ai pu, mais ma sensualité organique est éveillée depuis trop longtemps, maintenant, je ne peux plus attendre. Alors, c'est toi que j'ai choisi.

MARTIN. Mais tu es folle ! Je suis ton oncle !

CATHERINE. Et alors ? Crois-tu que tu seras le premier oncle à coucher avec sa nièce ? Il y a des incestes célèbres. Sais-tu que Roland était le fils de Charlemagne et de sa sœur ?

MARTIN. Je ne le savais pas. Mais je ne vois pas le rapport.

CATHERINE. Il n'y en a pas... A moins que je ne te plaise pas.

MARTIN. Je n'ai jamais dit une chose pareille.

CATHERINE. Alors, où est le problème ?

MARTIN. Mais... Pourquoi moi ?

CATHERINE. Parce que mon instinct sexuel me pousse vers toi. Tu représentes l'objet qui doit assurer ma satisfaction instinctuelle, un point c'est tout. Tu auras aidé à la perlaboration de mon ambivalence prégénitale. C'est clair, non ?

MARTIN. C'est limpide.

CATHERINE. Mais rassure-toi, je ne suis pas inhibée quant au but. J'éprouve un intérêt érotique conscient pour l'objet que tu représentes.

MARTIN. Ça t'a pris comme ça, tout d'un coup ? Nous ne nous connaissons pas.

CATHERINE. Je t'aime depuis longtemps. Ecoute, tu sais que l'enfant dirige ses premières manifestations du désir sur son entourage. Et tu fais partie de mon entourage depuis toujours par ma mère interposée. Je fais une fixation sur toi, mon oncle.

MARTIN. Mon Dieu !

CATHERINE. Et tu sais que c'est très grave, car cela aura une importance déterminante sur ma vie amoureuse ultérieure. Tu ne voudrais pas que je fasse une déviation ou une anomalie sexuelle ?

MARTIN. Pour rien au monde.

CATHERINE. Alors, puisque mon impulsion est irrésistible et conduit forcément à notre accouplement...

MARTIN. Non.

CATHERINE. J'ai envie, tonton. J'ai un appétit sexuel dont tu n'as pas idée. Ecoute...

MARTIN. Non. Maintenant, c'est toi qui vas m'écouter, ma petite Catherine. Tout ce que tu viens de me raconter, c'est très joli et certainement très savant ; d'ailleurs je n'y ai pas compris grand chose. Ça n'a pas d'importance, car pour le sujet qui nous intéresse, je n'ai plus rien à découvrir. Tandis que toi qui en sais trop il te reste à apprendre l'essentiel. Et l'essentiel, c'est que tout ce qu'on t'aura enseigné sera oublié en une minute, en un instant. Un jour, et je suis certain qu'il est très proche, tu te trouveras en face d'un garçon, et tu sentiras que c'est celui-là, et que tu devais fatalement le rencontrer.

CATHERINE. Mais je t'ai rencontré, toi, et j'ai eu un choc...

MARTIN. Dans ta tête. A cause de ma ressemblance avec ta mère, et de tout ce dont tu as paré cette similitude. Mais quand tu croiseras l'homme en question, ça n'est plus dans ta tête que ça se passera, ce sera dans ton cœur, dans tes jambes, partout, et tu n'auras pas envie, crois-moi, de lui tenir des théories psychanalytiques, mais simplement qu'il te prenne dans ses bras, et ce sera le plus beau jour de ta vie. Je te dis ces choses élémentaires un peu maladroitement, mais elles concernent un sujet que je connais un peu, puisque c'est l'amour, et c'est pourquoi j'espère n'avoir pas eu l'air trop ridicule.

CATHERINE. Tu es magnifique, mais mon appétit sexuel est toujours là. J'ai faim, tonton. J'ai faim.

JULIETTE (*entrant*). Alors fais-toi un sandwich. Il est quatre heures. Nous ne dînerons pas avant huit heures.

CATHERINE. Est-ce que je peux vous aider, ma tante ?

JULIETTE. Avec plaisir. Dans cinq minutes. Pour l'instant, je voudrais parler à ton oncle. Martin, veux-tu me suivre, j'ai besoin de toi pour l'ordonnancement de la table.

MARTIN (*sortant*). Pour le dîner de ce soir ? avec plaisir mais tu prévoieras un coussin car j'ai mal aux reins.

Maxime et Eve remontent de la galerie avec des tableaux dans les bras, dans une attitude qui révèle une certaine intimité.

CATHERINE (*à Eve*). Eh bien, bravo ! Vous n'avez pas été longue à vous consoler !

MAXIME. Catherine, qu'est-ce qui te prend ?

EVE. Ne faites pas attention, Maxime. Sa psy, comme on dit, a une influence certaine sur le caractère de votre fille. Elle avait certainement des dispositions, et on peut lui accorder les plus larges circonstances atténuantes quand on connaît sa mère.

CATHERINE. Je comprends votre amertume. Vous aussi avez des excuses. Il ne faut tout de même pas en vouloir à tout le monde si votre exposition a été un fiasco. Ce n'est en tout cas pas la faute de mon oncle si vous n'avez pas vendu une seule toile. (*Eve a dans les mains un tableau représentant un visage avec un nez qui sort de l'oreille droite.*) Oh ! C'est curieux ! Un auto-portrait... Je ne vous trouve pas très ressemblante... quoique... on vous retrouve. Il paraît que les commentaires étaient plutôt nuancés.

EVE. Pour les juger, il aurait fallu que vous soyez en mesure de pouvoir les comprendre.

CATHERINE. Il était inutile d'écouter les invités, il suffisait de voir leur tête ! J'ai hâte de lire les critiques spécialisés.

EVE. Vous ne savez pas encore que les critiques s'achètent et que j'en veux précisément à votre oncle de n'avoir pas voulu s'occuper de ma promotion.

CATHERINE. Parce que vous croyez qu'il suffit d'acheter les critiques pour qu'ils crient au génie et que les gens se précipitent sur vos croûtes ?

EVE. Bien sûr. Mais d'où sortez-vous ? Ah oui, de Villeurbanne, j'avais oublié. Mais vous, ce que vous oubliez, c'est que les plus grands peintres ont toujours été méconnus par les critiques de leur temps. Leur gloire a été posthume.

CATHERINE. Ça me fait quand même plaisir de constater que vous n'avez pas le complexe d'Adler.

EVE. Et d'où sort-il encore celui-là ?

CATHERINE. Le complexe d'infériorité, si vous préférez. Promettez-moi de ne pas vous suicider pour faire connaître la gloire à vos toiles.

EVE. Ça vous embêtera, mais elles n'auront pas aussi longtemps à attendre. Je sais déjà où les accrocher.

CATHERINE. Dans les asiles.

EVE. Où on vous emmènera bientôt. Comme ça, vous ne serez pas dépaycée.

CATHERINE. Vous êtes rongée par le dépit.

EVE. Et vous, dévorée par votre délire paranoïaque.

CATHERINE. Vous ne connaissez rien aux formulations métapsychologiques.

MAXIME. Catherine ! Eve ! Je vous en prie !

EVE. Je suis simplement la fille équilibrée et je n'ai pas besoin d'en chercher les raisons.

CATHERINE. Pauvre ignorante ! Vous ne savez pas que nous faisons tous une névrose de caractère et que, même si vous n'avez pas de symptômes...

EVE. Non, je n'ai pas de symptômes, mais si je restais huit jours au milieu de vous, j'en ferais une névrose comme vous dites. Je préfère filer avant.

CATHERINE. Bon vent !

EVE. Merci, Mademoiselle. Et tous mes vœux de bonheur avec Tonton.

CATHERINE. Petite...

MAXIME. Catherine !

EVE (*elle chante en sortant galerie*). « Je ne suis pas névropathe, ça m'épate, ça m'épate. Je ne suis pas schizophrène, ça me gêne, ça me gêne ». Et encore tous mes vœux de bonheur avec tonton.

MARTINE (*qui vient d'entrer, venant de l'appartement d'amis*). Tiens, elle se recycle dans la chanson ?

MAXIME. Non, elle s'en va.

MARTINE (*à Maxime*). Ah te voilà enfin ! Peut-on savoir où tu étais passé ?

MAXIME. J'étais sorti. J'ai suivi tes instructions, tu m'as dit de profiter de notre séjour à Paris.

MARTINE. Moi, je t'ai dit ça ?

MAXIME. Naturellement, tu ne t'en souviens pas... Ici même, hier soir.

MARTINE. Il est fou. Cet homme est fou. Et tu es allé voir cette petite traînée ?

MAXIME. Naturellement.

MARTINE. Naturellement. Tu entends ça, Catherine. Et c'est moi qui t'ai demandé d'aller coucher avec elle ?

MAXIME. Bien sûr.

MARTINE. Tu te fous de moi. Tu profites de mes trous de mémoire pour me faire avaler n'importe quoi.

MAXIME. D'abord, il ne s'est rien passé entre nous.

CATHERINE. Soyez gentils, cessez de vous disputer. De toutes façons, nous ne la reverrons plus. Elle a emporté ses chefs d'œuvre et nous a fait ses adieux en musique.

MAXIME. Moi aussi je vous fais les miens. (*A Martine.*) Je te cède la place. (*A Catherine.*) Ma pauvre enfant, cette fois ta mère est mûre pour le cabanon. Il est temps que je prenne le large.

MARTINE. Pourquoi t'a-t-elle dit : tous mes vœux de bonheur avec Tonton ?

Maxime sort vers la galerie.

CATHERINE. Tu le sais bien. Parce que je suis amoureuse de mon oncle.

MARTINE. Pardon... Répète ce que tu viens de dire.

CATHERINE. Je suis amoureuse de mon oncle ; je te l'ai dit hier, Maman.

MARTINE. Ah non ! Toi aussi ? Vous allez me faire devenir folle pour de bon.

CATHERINE. Mais enfin, Maman, souviens-toi.

MARTINE. Justement, je ne me souviens pas. Et c'est ce qui m'inquiète. Je ne me souviens pas avoir dit à ton père d'aller coucher avec Eve, ni toi avec ton oncle. Je ne me souviens pas avoir conseillé à chacun de se livrer à des orgies. Tout à l'heure, je vais apprendre que j'ai violé le concierge. Ou alors je suis la réincarnation féminine du Docteur Jeckyll... J'ai beau essayer de me souvenir, je ne me souviens pas.

CATHERINE. Mais Maman, tu ne m'as jamais dit d'aller faire l'amour avec mon oncle.

MARTINE. Ah bon !... Tu me rassures. Mais tu es amoureuse de lui ?

CATHERINE. Dans un sens, oui. Je me suis demandé ce qui m'attirait vers lui et j'ai finalement compris.

MARTINE. Alors, fais-m'en profiter.

CATHERINE. Eh bien, voilà. J'avais résolu mon complexe d'Oedipe, et pan ! voilà que je fais le complexe d'Electre... à l'envers.

MARTINE. A l'envers ?... Et c'est grave ça ?

CATHERINE. C'est rarissime.

MARTINE. Ça ne m'étonne pas... Il ne m'arrive que des choses rarissimes. Et naturellement, c'est ma faute.

CATHERINE. Tu es évidemment concernée.

MARTINE. J'en étais sûre. Peux-tu m'expliquer comment ?

CATHERINE. Je vais essayer.

MARTINE. Merci.

CATHERINE. Tu connais le complexe d'Oedipe ? Tu sais que c'est l'amour d'un fils pour sa mère ou d'une fille pour son père.

MARTINE. Et le complexe de l'autre ?... d'Electre ?

CATHERINE. C'est le complexe d'Oedipe des femmes.

MARTINE. C'est tuant.

CATHERINE. Tu me suis ?

MARTINE. A peu près.

CATHERINE. Je ne faisais pas le complexe d'Electre - puisque je n'étais pas amoureuse de Papa.

MARTINE. Je comprends ça. Voilà au moins une bonne nouvelle.

CATHERINE. Mais inconsciemment je faisais un complexe d'Electre négatif, c'est-à-dire que j'étais amoureuse de toi.

MARTINE. Jésus Marie Joseph !!

CATHERINE. Inconsciemment bien sûr.

MARTINE. Ouf !

CATHERINE. J'en ai eu la révélation devant mon oncle. Sa ressemblance avec toi est tellement surprenante que j'ai transféré sur lui mon amour pour toi et que j'ai été irrésistiblement attirée vers lui. En le voyant j'ai redécouvert dans son objet sexuel adulte l'identification au parent de sexe opposé.

MARTINE. On ne dira jamais assez tout le mal que nous a fait Freud.

CATHERINE. Ce sentiment inconscient qui a éclaté en voyant mon oncle exerce un effet dynamique sur mon comportement.

MARTINE. Et jusqu'où cet effet dynamique peut-il te conduire ?

CATHERINE. Rassure-toi, Maman, comme je ne peux pas être la maîtresse de ton frère, il faut que j'arrive à transférer cet état affectif que j'éprouve pour lui en le projetant à nouveau sur toi. Il vaut mieux que je sois amoureuse de toi plutôt que de mon oncle, c'est plus normal.

MARTINE (*perdue*). Plus normal ? Si on veut... dans un sens, peut-être...

CATHERINE. Maman, il faut que vous m'aidiez tous les deux.

MARTINE. Je t'aiderai, ma chérie, mais j'ai l'impression qu'il ne faudra pas compter sur ton oncle pour ton transfert. Il sera trop content de profiter de la situation, le cochon.

CATHERINE. Détrompe-toi, Maman. Il ne s'est pas produit chez lui le processus d'extension que j'attendais.

MARTINE. Le processus d'extension ? Que veux-tu dire ?

CATHERINE. C'est lui qui ne veut pas de moi. Il est humain, il est sincère, il est généreux.

MARTINE. Ça alors ! Tu es sûre ?

CATHERINE. Mais oui, Maman, tu ne le connais pas. Il est exceptionnel.

MARTINE. Jusqu'à aujourd'hui, je pensais qu'il était heureux qu'il soit seul dans son genre. A présent, j'ai hâte de revoir ce symbole de la vertu. (*A Philippe qui entre*). Ah ! Philippe. Va, ma chérie, un petit détail à régler avec lui.

CATHERINE. Je vais donner un coup de main à Juliette.

Elle est sortie vers l'appartement.

PHILIPPE. Vous pouvez être satisfaite, vos affaires sont en bonne voie. Je me suis arrangé : au Ministère, on veut bien oublier vos injures.

MARTINE. Je suppose que je devrais vous remercier.

PHILIPPE. Tu devrais. Mais n'aies pas peur. Tu ne perds rien pour attendre.

MARTINE. Je ne peux plus attendre. Je mérite d'être corrigée tout de suite... Avoir perdu mon sang froid. Vas-y ! Bats-moi ! Je t'en prie !

PHILIPPE. Tu attendras. Ce sera ta punition. De toutes façons, ici, ce n'est pas prudent. Quelqu'un pourrait entrer. N'oublie pas que nous avons déjà été surpris par Juliette.

MARTINE. Qu'est-ce que tu dis ?

PHILIPPE. Tu ne te souviens pas ?

MARTINE. Non !

PHILIPPE. Tu te paies ma tête !

MARTINE. Surpris... Où ?

PHILIPPE. Ici même. Tu étais à quatre pattes.

MARTINE. Quand ?

PHILIPPE. Hier. Ce ne sont plus des trous de mémoire. C'est un gouffre !

MARTINE. Tais-toi !

PHILIPPE. Qu'est-ce que tu dis ?

MARTINE. Je t'en supplie. Arrête. Je ne me suis jamais mise à quatre pattes hier dans cette pièce.

PHILIPPE. Alors là. C'est de l'amnésie totale, ça devient grave.

MARTINE. Plus que tu ne l'imagines. Mais, attends un peu. Tu prétends avoir eu une conversation avec moi ici même hier. Que m'as-tu dit ?

PHILIPPE. Je t'ai traitée de tous les noms et je t'ai flanqué une fessée. Comme d'habitude.

MARTINE. Mon Dieu ! Mon Dieu !

PHILIPPE. Tu en veux une autre ?

MARTINE. Mais Philippe, ça n'était pas moi !!

PHILIPPE. Qu'est-ce que tu racontes ?

MARTINE. Tout à l'heure déjà Maxime m'a affirmé que je l'avais envoyé retrouver Eve. Catherine m'a dit qu'elle m'avait avoué être amoureuse de son oncle, et maintenant j'apprends... Oh ! Philippe ! C'est affreux ! J'en suis sûre à présent. Mon frère s'est déguisé, mon frère a pris ma place. Il a réédité les blagues de notre jeunesse et vous avez tous marché. Il sait tout... Qu'allons-nous faire ?

PHILIPPE. Vous croyez ?

MARTINE. J'en suis certaine. Comment était-il habillé ?

PHILIPPE. Qui ?

MARTINE. Lui... Moi... Comment étais-je habillée hier ?

PHILIPPE. Votre tailleur en lainage façonné lilas.

MARTINE. Mon tailleur lilas ! Mais je ne l'avais pas mis ! Mon Dieu, pourquoi a-t-il fait ça ?

PHILIPPE (*brusquement*). Je crains de le deviner... (*Il ouvre l'attaché-case et les accessoires érotiques se répandent.*) Oui, c'est bien ça, il en a profité pour reprendre les pouvoirs !

MARTINE (*fouillant dans la serviette et en faisant choir les derniers accessoires*). Vous êtes sûr ?

PHILIPPE. Hélas !

MARTINE. Vous vous êtes fait avoir comme un collégien. Nous sommes dans de beaux draps.

JULIETTE (*entrant*). Ma chérie, j'ai trouvé ce tailleur dans ma penderie. Il doit être à toi ou à Catherine puisqu'il n'est pas à moi.

MARTINE. Oui, c'est le mien.

JULIETTE (*marchant sur un accessoire érotique*). Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARTINE. Je ne sais pas... C'est à vous, Philippe ?

PHILIPPE (*bredouillant*). Non... Non... C'était là. (*Il ramasse le matériel qu'il remet dans l'attaché-case*). Ça doit être pour la prochaine exposition.

JULIETTE (*dépassée*). Maintenant, plus rien ne m'étonne. (*A Martine.*) Qu'est-ce que tu as ?

MARTINE. Un petit malaise, ce n'est rien.

PHILIPPE. Votre belle-sœur a eu un choc.

JULIETTE. Veux-tu boire quelque chose ?

MARTINE. Oui, Philippe, allez me chercher un verre d'eau.

PHILIPPE (*sortant*). J'y cours.

JULIETTE. Calme-toi, ma chérie, j'ai parlé à Martin. Il ne s'est rien passé entre lui et Catherine. Il me l'a juré. Il était sincère, j'en suis sûre. Calme-toi... Là... Elle est

amoureuse de lui, mais ça lui passera, elle est jeune.

MARTINE. Non. En réalité, c'est de moi qu'elle est amoureuse.

JULIETTE (*abasourdie*). Ta fille ?

MARTINE. Oui.

JULIETTE. Ta fille est amoureuse de toi ?

MARTINE. Oui. Elle fait un transfert.

JULIETTE. Mon Dieu ! Quelle famille !

PHILIPPE (*revenant avec un verre d'eau*). Voici.

MARTINE (*boit*). Merci. Ça va beaucoup mieux.

JULIETTE. Repose-toi un moment. Prenez bien soin d'elle, Philippe, elle est si sensible. (*En sortant.*) C'est égal, je me demande ce que faisait ton tailleur dans ma penderie.

Elle est sortie. Philippe et Martine se regardent effondrés.

MARTINE. C'est une catastrophe. Mon frère est au courant de mes...petits travers. Je crois bien, dans ces conditions, que j'aurais préféré être amnésique pour de bon.

PHILIPPE. Et s'il parlait ?

MARTINE. Je le connais. Il ne dira rien. Il a quand même été un peu fort en essayant de coller Eve dans les bras de mon mari pour s'en débarrasser.

PHILIPPE. Vous croyez ?

MARTINE. C'est Maxime qui me l'a dit. Bien qu'elle n'ait aucun goût — sa peinture le prouve — elle n'a pas semblé intéressée.

PHILIPPE. Elle est peut-être vraiment amoureuse de Martin.

MARTINE. Elle ne le montre pas.

PHILIPPE. Ça ne prouve rien... Avec les femmes...

MARTINE. Si c'était vrai !

PHILIPPE. Eh bien ?

MARTINE. Ça me donne une idée. (*D'un ton décidé.*) Vous avez emporté votre costume gris ?... Ne me regardez pas avec cet air ébahi.

PHILIPPE. Oui. Il est dans ma valise.

MARTINE. Je vous l'emprunte. J'ai remarqué que Martin avait le même. Je vais prendre la petite revanche dont je suis frustrée depuis mon enfance.

PHILIPPE. Ne me dites pas qu'à votre tour vous allez...

MARTINE. Si. Si ça a marché dans un sens, ça doit marcher dans l'autre. Il est grand temps qu'il paye un peu ses blagues. Il a cru se débarrasser de sa petite amie ? Eh bien il va voir. Elle ne pourra plus le quitter.

PHILIPPE. Jamais elle ne croira...

MARTINE. Et ça ne s'arrêtera pas là. Je vais me venger, Philippe, ME VENGER ! Depuis notre enfance, je suis sa victime. Il s'arrangeait pour voler chez l'épicier et me faire accuser. J'ai des années de représailles à récupérer. C'est l'heure de la vendetta... D'abord, je vais me bander les seins.

PHILIPPE. Mais vous allez les abîmer !

MARTINE. Peu importe.

PHILIPPE. Ah, mais pardon ! Ça n'est pas mon avis.

MARTINE. Mon ami, la gaudriole, c'est fini, croyez-moi. Cette aventure m'a douchée.

PHILIPPE. Vos seins, vos seins, c'est bien. Mais vos cheveux, vous n'y pensez pas...

MARTINE. Je sens monter en moi le génie de l'improvisation, l'ivresse de l'invention. Je suis certaine que mon stratagème va réussir. Martin n'a pas changé de coiffure ?

PHILIPPE. Non. Il a les cheveux un tout petit peu plus longs.

MARTINE. C'est bien la première fois que je me réjouis d'avoir le cheveu rare et triste et d'être obligée de porter perruques. J'en ai une qui fera l'affaire, je vais la retailer, vous m'en direz des nouvelles.

PHILIPPE. C'est de la folie. Vous m'effrayez ! (*Entre Catherine.*)

MARTINE. Ah, Catherine, où est ton oncle ?

CATHERINE. Sorti. Il avait un rendez-vous, mais il sera là pour le dîner, il me l'a promis. Et attends, il y a mieux : il sera ravi de te voir. Il était complètement transformé à ton égard. Il m'a parlé d'un secret, de tes faiblesses et qu'il te retrouverait avec un œil tout neuf. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

MARTINE. Je n'en sais rien. Tu sais bien qu'il est un peu fou.

CATHERINE. Il est merveilleux. Tu n'as pas une petite idée ?

MARTINE (*sortant appartement*). Non, mais j'en ai une grande.

CATHERINE. Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Elle semble aussi mystérieuse que mon oncle.

PHILIPPE. Ne vous posez pas de questions, ma petite Catherine. Il n'y a que le résultat qui compte, et ce dîner sera un succès, j'en suis persuadé. Songez simplement que vous y avez contribué.

CATHERINE. Rien ne peut me faire plus plaisir. Je vais retrouver Juliette.

Elle est sortie. Au moment où Philippe va entrer dans l'appartement d'amis, la tête de Maxime apparaît dans l'escalier en colimaçon.

MAXIME. Psitt... Où est-elle ?

PHILIPPE. Si c'est votre femme, dans sa chambre ; votre fille avec votre belle sœur. Quant à Eve, elle devrait être avec vous.

MAXIME (*entrant*). Oui, elle est en bas. Je parlais de Martine. Cette fois, elle est complètement cinglée, mon vieux. Comme si ma fille ne suffisait pas ! Hier, elle était transformée. Je ne l'avais jamais vue comme ça. Pour embêter son frère, sans doute, elle m'a tout simplement conseillé de séduire sa petite amie.

PHILIPPE (*joue l'étonné*). Non !

MAXIME. Comme je vous le dis, j'étais certain que personne ne me croirait et qu'elle ne serait pas longue à changer d'avis. Mais cette fois-ci, c'est terminé. J'en ai trop vu. La coupe est pleine. Je rentre à Lyon, ma valise est faite. Je vous la laisse.

PHILIPPE. Votre valise ?

MAXIME. Non, ma femme.

PHILIPPE (*le retenant*). Vous gardez les deux et vous restez, car elle n'est pour rien dans toute cette histoire.

MAXIME. Qu'est-ce que vous racontez ?

PHILIPPE. La vérité. C'est une farce de votre beau frère. C'est lui qui a piqué le tailleur en lainage façonné lilas de votre femme et qui s'est déguisé.

MAXIME. Non, vous plaisantez ?

PHILIPPE. Pas le moins du monde.

MAXIME. Ça par exemple ! Pourquoi a-t-il fait ça ?

PHILIPPE. Sans doute la nostalgie d'un souvenir d'enfance. Il adorait faire des blagues de mauvais goût à sa sœur. Et il n'a pas changé.

MAXIME (*iriant*). Le salaud !

PHILIPPE (*iriant aussi*). Comme vous dites.

EVE (*qui remonte de la galerie*). Quand le chat n'est pas là, les souris dansent.

MAXIME. Vous êtes vraiment décidée à partir ?

EVE. Plus que jamais.

PHILIPPE. Vous devriez réfléchir et revoir Martin. Vous ne pouvez pas vous quitter comme ça.

EVE. Merci de vos conseils. Mais si vous voulez m'aider vraiment, vous pouvez porter ces toiles dans ma voiture. Elle est juste devant la galerie.

MAXIME. Avec plaisir.

Maxime et Philippe prennent les tableaux et sortent. Eve reste seule un petit moment. Entre Martine déguisée en Martin.

MARTIN(E). Ma chérie, tu étais là ?

EVE (*peu aimable*). Pas pour longtemps, rassure-toi. Je pars.

MARTIN(E). Partir, tu es folle, il n'en est pas question.

EVE. Ecoute-moi bien et mettons les choses au point. Tu m'as permis cette exposition, je te remercie. On s'est ramassés tous les deux, soyons beaux joueurs et n'en parlons plus. Mon seul regret c'est de partir sans avoir eu le temps de faire une vacherie à la jumelle. La garce !

MARTINE. Oui, la garce !

EVE. La salope !

MARTINE. Oui, la salope !

EVE. Quant à sa fille, il suffirait que tu lèves le petit doigt pour qu'elle couche avec toi. Qu'est-ce que tu attends ?

MARTINE. Je ne sais pas. C'est ma nièce, après tout, je crois que je ne pourrais pas, et puis c'est toi que j'aime.

EVE. Ne te fatigue pas...

MARTINE. Tu ne peux tout de même pas oublier tout ce qui s'est passé entre nous ?

EVE. Je n'aurai pas la cruauté de faire allusion à ce qui n'a pas existé.

MARTINE. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

EVE. Tu tiens vraiment à ce que je mette les points sur les i ?

MARTINE. Je ne sais pas de quoi tu parles.

EVE. Alors, c'est de l'inconscience ! J'ai le regret de te signaler, en ce qui me concerne, que tu es une imposture, ni plus ni moins.

MARTINE. Je ne répondrai pas à de telles sornettes, par respect pour toi d'abord...

EVE. C'est bien ce que je te reproche, de m'avoir un peu trop respectée. Tu as le complexe du Don Juan. Tu collectionnes, mais une fois le papillon épinglé, il peut bien rester dans le chloroforme. Tu m'avais promis une superproduction mais je n'ai eu droit qu'à un court métrage... Ne fais pas cette tête-là, je serai discrète. Quand je pense que toute la famille te prend pour un séducteur ! Si ta sœur savait ! Garce comme elle est, tu n'aurais pas fini d'être ridiculisé. Il vaut mieux que je m'en aille et que je te laisse avec ton auréole. Quant à ta petite nièce, elle ne mérite pas une pareille déception. Dans l'état où elle est, elle a besoin d'un homme, d'un vrai. Moi aussi d'ailleurs.

MARTINE. Eh bien, cours vite le chercher.

EVE. Qui te dit que je ne l'ai pas trouvé ?

MARTINE. Alors tout est bien qui finit bien.

MAXIME (*venant de la galerie*). Y a-t-il autre chose à porter dans la voiture ?

EVE (*sortant vers la galerie*). Non. Merci, Maxime.

MAXIME (*apercevant Martine*). Ah ! Te voilà. J'ai deux mots à te dire.

MARTINE. Je t'écoute.

EVE. Je sais tout, mon salaud. Tu m'as bien eu !

MARTINE. Tu m'en veux ?

MAXIME. Je n'y ai vu que du feu. Mais je peux t'assurer d'une chose : tu ne m'auras pas deux fois.

MARTINE. Ne retiens que l'intention : j'avais fait ça pour que tu prennes un peu de bon temps.

MAXIME. Tu es bien gentil, mais les retours de manivelle, ça va être pour moi.

MARTINE. Non, pas si tu sais t'y prendre.

MAXIME. Non, mais... je rêve ! Toi qui la traites d'emmerdeuse absolue ?

MARTINE. En ce qui me concerne, oui. Mais toi, tu dois avoir tout de même quelques moments agréables.

MAXIME. J'en ai eu bien entendu, mais ils se sont faits de plus en plus rares.

MARTINE. Es-tu bien certain qu'elle en soit seule responsable ?

MAXIME. Tu te fais son avocat à présent ! ? Où veux-tu en venir ?

MARTINE. A ceci : que tu portes une grande part de responsabilité.

MAXIME. Alors, celle-là, c'est la meilleure !

MARTINE. Parfaitement. Tu n'en serais sans doute pas là si tu t'étais montré plus ferme avec elle.

MAXIME. Facile à dire.

MARTINE. Elle est vraiment si terrible que ça ? Elle te fait tellement peur ?

MAXIME. C'est surtout devenu une habitude. Elle gueule. Je me tais.

MARTINE. Alors parle au lieu de te taire. Ta femme a besoin d'un homme, un vrai. Si tu t'étais montré à la hauteur de la situation, rien de tout cela ne serait arrivé.

MAXIME. Je renonce à comprendre.

MARTINE. Enfin, au début, tu l'aimais. Elle aussi.

MAXIME. Et alors ?

MARTINE. Alors, encore une fois, tout est ta faute.

MAXIME. Ma faute parce que je n'avais pas la vocation de dompteur ? Parce que j'ai horreur des discussions ?

MARTINE. Il fallait faire un effort et lui donner une bonne trempée.

MAXIME. Vraiment ?

MARTINE (*après un temps*). Oui. Vas-y carrément.

MAXIME. Eh bien, mon vieux, si c'est ça que tu me conseilles pour replâtrer mon ménage !

MARTINE. Si tu tiens au replâtrage, bien entendu.

MAXIME. Ah ! Si c'était possible !

MARTINE. Alors, exécution.

MAXIME. Il y a tout de même quelque chose qui me surprend. Hier, tu changes d'identité pour me jeter dans les bras de la petite Eve. Aujourd'hui, tu t'ingénies à me raccommoder avec Martine.

MARTINE. Les femmes sont comme ça... (*Se reprenant.*) Je veux dire que les femmes ont besoin d'être dominées. Je suis certain que ta femme souffre du personnage qu'elle est obligée de jouer. A toi de reprendre la situation en mains. Il n'est pas trop tard.

MAXIME. Alors, aide-moi. Remets son tailleur lilas que je puisse m'exercer à la conquête du pouvoir. Je lui dirai à travers toi tout ce que j'ai sur le cœur.

MARTINE. Et tu me gifleras ?

MAXIME. Tu ne m'en voudras pas ?

MARTINE. Non, non.

PHILIPPE (*entre*). Oh ! Excusez-moi. Je venais faire enfin signer les papiers à Monsieur Lamberti.

MAXIME. En attendant, nous voudrions votre avis.

PHILIPPE. Si je peux vous être utile.

MAXIME. Il s'agit de ma femme.

PHILIPPE. Ah ! Je ne sais pas si je serai bien qualifié.

MAXIME. Si. Justement. Vous la voyez tous les jours depuis longtemps. Vous avez peut-être passé avec elle plus de temps que moi.

PHILIPPE. Et alors ?

MAXIME. Martin me conseille de changer d'attitude et de

me montrer plus ferme à son égard. Il prétend qu'inconsciemment elle a besoin de se sentir dominée. Qu'en pensez-vous ?

MARTINE (*devant le silence de Philippe*). Vous n'avez pas d'opinion là-dessus ?

PHILIPPE. Non. Pas du tout. Je ne me rends pas compte.

MARTINE (*à Maxime*). Ce pauvre Philippe, qui se fait engueuler à longueur de journée, n'est peut-être pas le conseiller idéal pour ce genre de problème.

PHILIPPE. Non. En effet.

MAXIME. Mon beau-frère me dit qu'il faut que je m'impose. Au besoin lui envoyer quelques paires de claques.

PHILIPPE (*stupéfait*). Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé.

MAXIME (*à Martine*). Qu'il est bête ! Vous, bien sûr, mais moi...

PHILIPPE. Si je peux me permettre... je ne pense pas que ce soit la bonne solution.

MARTINE. Pourquoi ?

MAXIME. Oui, pourquoi ?

PHILIPPE (*perdu*). Enfin, vous pouvez toujours essayer. Vous verrez bien...

MAXIME. Je vous laisse à vos signatures. (*A Martine.*) A tout à l'heure. Je vais englotir un litre de quintonine et je reviens pour l'entraînement.

Maxime est sorti.

PHILIPPE. Vous avez été magnifique. Si je n'avais pas reconnu mon costume, je me serais demandé si c'était bien vous. Pas étonnant qu'il n'y ait vu que du feu.

MARTINE. Eve aussi, elle a plongé comme un seul homme.

PHILIPPE. Vous avez réussi, elle va retomber dans les bras de Martin ?

MARTINE. Mon pauvre ami, nous sommes loin du compte ! Mais je n'ai pas perdu mon temps ! J'ai appris que mon frère n'était pas une affaire, et que la pauvre petite était à la recherche d'un homme !

PHILIPPE (*pensif*). Ah oui ?

MARTINE. Oui. J'ai raté mon coup en ce qui concerne le replâtrage, mais je sais maintenant que le Don Juan n'est pas à la hauteur de sa réputation... C'est un illusionniste !...

PHILIPPE. Et ça, ça t'excite hein ?

MARTINE. Non, ça me fait rigoler.

PHILIPPE (*pressant*). Mais si, ça t'excite. Et moi ça me rend tout chose de te voir déguisée en homme.

MARTINE. Le côté homosexuel refoulé qui se réveille !

PHILIPPE. Peut-être. En tout cas...

MARTINE. En tous cas, rien du tout. Mon cher Philippe, j'ai reçu un grand choc psy et j'ai bien peur que le fait d'avoir été découverte ne m'ait bloquée.

PHILIPPE. Voyons, Martine, c'est impossible !

MARTINE. Bloquée, mon ami. Inutile d'insister. Je crois que je suis guérie.

PHILIPPE. Mais moi, je ne suis pas guéri de vous.

MARTINE. Il faudra m'oublier. Vous ne serez pas long à en trouver une autre. Vous n'aurez d'ailleurs aucun mal, les amateurs de toutes les perversions pullulent...

PHILIPPE. J'ai compris ! C'est pour ça que vous venez de conseiller à votre mari de vous donner mes claques. Ensuite ce sera mes fessées, et puis tout le reste. Le plaisir, mais dans le foyer conjugal.

MARTINE. Nous verrons bien.

PHILIPPE. Tant pis, avouez-le moi : je ne corrigeais plus aussi bien qu'avant !

MARTINE. Mais non, grand fojm, vous avez été parfait, mais je vous explique que je suis bloquée. Il faudra vous y faire. Dites-moi adieu sur ce plan là.

PHILIPPE. Je sais qu'il est inutile de vous résister. Laissez-moi vous embrasser une dernière fois.

MARTINE (*retirant ses lunettes*). Si vous voulez.
Il l'enlace et l'embrasse sur la bouche.

JULIETTE (*entrant et criant*). Martin! Oh non! Il ne manquait plus que ça!

MARTINE (*sortant*). Expliquez-lui Philippe, moi j'y renonce.

JULIETTE. Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Je comprends à présent pourquoi mon mari me négligeait.

PHILIPPE. Je vous assure que vous vous trompez. Il s'agit d'un malentendu. Vous avez cru voir...

JULIETTE. Ne me dites pas que j'ai eu des visions.

PHILIPPE. Il ne faut pas vous fier aux apparences.

JULIETTE. Pouvez-vous me dire à qui je peux encore me fier?

PHILIPPE. Encore une fois vous faites fausse route.

JULIETTE. Vous ne me convaincrez pas. A votre place je disparaîtrais. Laissez-moi. Séducteur!

PHILIPPE. Vous avez raison. Je ne peux pas vous expliquer. Je m'éclipse. (*En sortant il se heurte à Maxime qui entrainait.*) Oh pardon. Je ne peux pas lui expliquer.

MAXIME. Qu'est-ce qui lui arrive? Il a l'air bien pressé.

JULIETTE. A sa place, je ne serais pas resté une minute de plus.

MAXIME. Ah bon. Pourquoi?

JULIETTE. Ne m'en demandez pas plus. Je ne peux pas vous expliquer. Mais vous vous avez l'air bien réjoui.

MAXIME. Ma chère Juliette, tenez-vous bien. J'ai décidé d'être un homme.

JULIETTE. Ça en fera toujours un dans la maison. Et puis, ici, maintenant, homme ou femme, je ne sais plus très bien ce que ça veut dire.

MAXIME. Ça veut dire que j'ai décidé de me conduire en homme avec Martine, elle a besoin d'une leçon.

JULIETTE. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

MAXIME. Pourquoi?

JULIETTE. Elle préfère... je crois qu'elle préférerait autre chose.

MAXIME. Autre chose? Quelle autre chose?

JULIETTE. Eh bien... c'est une nature délicate qui a surtout besoin de gentillesse et de douceur. Je croyais la connaître, je me trompais. Personne ne connaît Martine.

MAXIME. Vraiment, Juliette, vous la trouvez câline?

JULIETTE. Oui Maxime.

MAXIME. Qu'est-ce qu'elle vous a fait?

JULIETTE. Elle est fragile... Tout à l'heure elle s'est trouvée mal pour un rien. Sous des dehors un peu sévères, elle cache une grande sensibilité.

MAXIME. Alors c'est la plus grande cachottière que la terre ait jamais portée.

JULIETTE. Elle est sans doute plus sentimentale que sensuelle, plus tendre que voluptueuse.

MAXIME. Mais comment avez-vous découvert cet aspect inconnu de Martine?

JULIETTE. C'est un secret entre elle et moi.

MAXIME. En tout cas, vous ne me retirerez pas de l'idée qu'elle a besoin d'un homme à poigne. Il est grand temps que je lui montre ce dont je suis capable.

JULIETTE. Vous ferez ce que vous voulez, mais je ne veux pas que vous perturbiez le dîner de ce soir. Ces retrouvailles nous ont donné trop de mal à organiser. Pour une fois que les jumeaux sont d'accord! Alors, je vous en prie, mon petit Maxime, soyez gentil d'attendre votre retour à Lyon pour régler vos comptes avec Martine. C'est promis?

MAXIME. C'est juré.

JULIETTE. Merci. Vous n'êtes pas à 24 heures près pour croiser le fer.

EVE (*entrant. Elle porte des lunettes noires*). Excusez-moi, j'étais partie avec les clés de la galerie.
Elle les pose sur un meuble.

JULIETTE. Vous avez mal aux yeux?

EVE (*enlevant ses lunettes, découvre un splendide coquard*). Un accident.

JULIETTE. De voiture?

EVE. De parcours.

JULIETTE. C'est un tableau qui vous est tombé sur la tête?

EVE. Non. C'est un homme qui m'a tapé dans l'œil.

JULIETTE. Qui vous a frappée?

EVE. C'était une caresse. J'avais un ami qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. Je l'ai remplacé par un terreur qui assommerait un bœuf. Et tout compte fait, je préfère celui-là. Qu'en pensez-vous?

JULIETTE. Je ne sais pas. Je n'ai jamais été battue.

EVE. Vous ne savez pas ce que vous perdez.

JULIETTE (*regardant Maxime*). Mais dites-moi, vous l'avez rencontré ici?

EVE. Tout juste.

JULIETTE (*un cri*). Maxime! Je n'aurais jamais cru ça de vous.

MAXIME. Mais je...

EVE (*à Juliette*). Ça vous étonne vraiment?

JULIETTE. Ça m'anéantit!

EVE. Alors, remettez-vous. Votre beau-frère est un tendre, lui aussi. (*Indiquant Philippe qui entre.*) Le vrai homme, le voici!

PHILIPPE. En effet, c'est moi qui ai consolé mademoiselle.

MAXIME. Vous appelez ça consoler?

EVE. Je préfère être consolée de cette façon qu'abandonnée dans du coton.

JULIETTE (*à Maxime*). Eh bien, vous qui désirez vous exercer à l'autorité, demandez donc des conseils à Philippe.

MAXIME. C'est inutile. Je suis assez grand pour me débrouiller tout seul. (*A Martin à moins que ce ne soit Martine qui vient d'entrer.*) Mais j'avoue néanmoins que je ne sais pas par quel bout te prendre. Si je commençais par t'administrer une bonne paire de claques.

JULIETTE. Maxime! Les claques à Lyon. Pas ici. Vous m'avez juré.

MARTINE. Laissez-le faire, Juliette, il n'osera pas.

MAXIME. Tais-toi.

MARTINE. Tu m'ordonnes de me taire à présent.

MAXIME. Oui, parce que si tu parles tout le temps, comment veux-tu que je m'entraîne? (*Bas à Martine.*) Je n'arriverai jamais à lui dire tout ce que j'ai sur le cœur si tu m'interromps continuellement.

MARTIN (*au public*). Il me prend pour Martin déguisé en Martine. D'après vous, il a tort ou il a raison?

JULIETTE. Mais enfin qu'est-ce qu'il raconte?

PHILIPPE. C'est très simple. Maxime est en train de commettre une petite erreur.

MAXIME. Mon cher Philippe, je traiterai ma femme comme je l'entends.

EVE. Ce n'est pas trop tôt.

MARTINE. De quoi je me mêle.

PHILIPPE. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Vous ne

parlez pas à Martin mais à Martine.
 MAXIME. Allons donc !
 PHILIPPE. Je vous l'affirme.
 MAXIME. Je vous affirme le contraire.
 PHILIPPE. Je m'y suis déjà laissé prendre. Ils ne m'auront pas une deuxième fois.
 MAXIME. Moi non plus. Mais Martin m'avait prévenu qu'il allait se déguiser à nouveau pour que je m'entraîne.
 EVE. Il fallait prévenir que c'était carnaval.
 PHILIPPE. Regardez-la. Ce n'est pas lui.
 MAXIME. Mais si, mon cher Philippe. Vous l'avez même entendu. Il m'a conseillé plus de fermeté.
 PHILIPPE. Je veux dire : ce n'est pas lui qui vous a dit qu'il allait prendre la place de Martine.
 MAXIME. Mais si, il y a un instant.
 PHILIPPE. Non, c'était Martine déguisée en Martin.
 MAXIME. Vous êtes fou ! (*A Martine.*) Tu n'aurais pas fait ça ?
 MARTIN(*). Moi non. Mais elle, elle est capable de tout.
 PHILIPPE. Vous pouvez me faire confiance. Je vous dis la vérité.
 JULIETTE. On ne peut pas lui faire confiance, je l'ai vu tout à l'heure embrasser mon mari. Osez me dire que ce n'était pas vous.
 PHILIPPE. Si, c'était moi. Mais ce n'était pas votre mari, c'était votre belle-sœur.
 JULIETTE. menteur, je vous ai vus. D'abord ma belle-sœur ne vous aurait pas embrassé. Ma belle-sœur aime les femmes.
 EVE. J'en étais sûre. Je vous l'avais dit.
 MARTIN. Mon Dieu quelle horreur !
 JULIETTE. Elle m'a embrassé sur la bouche.
 PHILIPPE. Ce n'était pas votre belle-sœur, c'était votre mari.
 JULIETTE. Vous vous moquez de moi mon ami. Je sais faire la différence.
 PHILIPPE. Il faut vous y faire. Je ne suis pas homosexuel, Martin non plus, et votre belle-sœur n'est pas lesbienne.
 MARTIN. Eh bien tant mieux.
 JULIETTE. Alors, on ne peut plus se fier à personne ?
 MAXIME. Mais qu'est-ce que vous racontez tous ?
 PHILIPPE. La vérité.
 MAXIME. Alors, vous embrassez ma femme ?
 PHILIPPE. En tout bien tout honneur.

(*) Durant toute cette scène, Martin (à moins que ce ne soit Martine) aura mis et retiré à plusieurs reprises ses lunettes afin d'entretenir la méprise.

MAXIME. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire d'invertis ?
 PHILIPPE. D'intervvertis, plutôt. C'est de là que viennent tous les malentendus.
 MARTIN. Les malentendus sont faits pour être dissipés. Si je peux vous aider.
 MAXIME. Et comment, il n'y a même que toi qui le puisse.
 CATHERINE (*entrant*). Maman, ça y est, mon oncle m'a déculpabilisée. J'ai vaincu ma rivalité cédipienne.
 MAXIME. Ma chérie, tu ne parles pas à ta mère, mais à ton oncle.
 CATHERINE. Qu'est-ce que tu dis ?
 MAXIME. Enfin, Martin, dis-lui que c'est toi !
 MARTIN. Et si c'était elle ?
 CATHERINE. Et la voix du sang ; qu'est-ce que vous en faites ?
 EVE. Elle entend des voix, maintenant, la parano !
 CATHERINE. C'est maman !
 EVE. Mais alors... l'auréole de Don Juan que je lui laissais... il va la perdre à cause de vous, hypocrite.
 CATHERINE. Qu'est-ce qu'elle raconte, la barbouilleuse ?
 MAXIME (*à Martin*). Qu'a-t-elle voulu dire ?
 MARTIN. Je ne sais pas.
 JULIETTE. Tu n'en as aucune idée ?
 MARTIN. J'en ai une toute petite.
 EVE. Une toute petite ? Alors c'est Martin.
 CATHERINE. Enfin, Maman, c'est toi ?
 JULIETTE. Ah non, ça ne va pas recommencer !
 MARTIN. Toi, ma petite Juliette, tu reconnais tout de même ton mari ? Et toi, Maxime, tu sais bien que c'est ta femme qui est devant toi.
 MAXIME. Juliette, regardez si cette créature a des faux seins ou des vrais, nous serons fixés.
 MARTIN. Ah non, pas touche, ce serait trop facile.
 MAXIME. Cette fois, il se fout de nous. Donc, c'est lui.
 PHILIPPE. Non, c'est elle qui se fout de vous.
 MAXIME. J'ai compris. Je n'ouvrirai plus la bouche qu'en présence des deux jumeaux.
 MARTIN. Alors, te voilà condamné au silence. (*Au public.*) Parce que ça, voyez-vous, ça m'étonnerait bien que ça se produise. Alors, qui suis-je ? Vous, vous devez le savoir. Je suis Martin ou je suis Martine... Je vous avais prévenu au départ que ça serait très compliqué. Moi même je ne m'y retrouve pas. Si vous ne savez pas, c'est que vous avez mal suivi. Alors, je vous fais une proposition : on va tout reprendre au début.
 TOUS. Non !
 MARTIN. On sera payé deux fois.
 TOUS. Oui !

FIN

LA FEDERATION NATIONALE DES COMPAGNIES DE THEATRE ET D'ANIMATION
 met à la disposition des équipes non-professionnelles de
théâtre - art lyrique - danse - éducation populaire - mime - musique
poésie - folklore - variétés - expositions - animation.
 ses services et ses activités

Documentation générale sur demande à F.N.C.T.A. 12 Chaussée d'Antin - 75441 PARIS - CEDEX 09